

P. o. gall.

2637

7



P. a. gall. 2637<sup>r</sup>











Aug. 00 1829  
Lien

# DIDON,

P.O. gae. 2637<sup>1</sup>

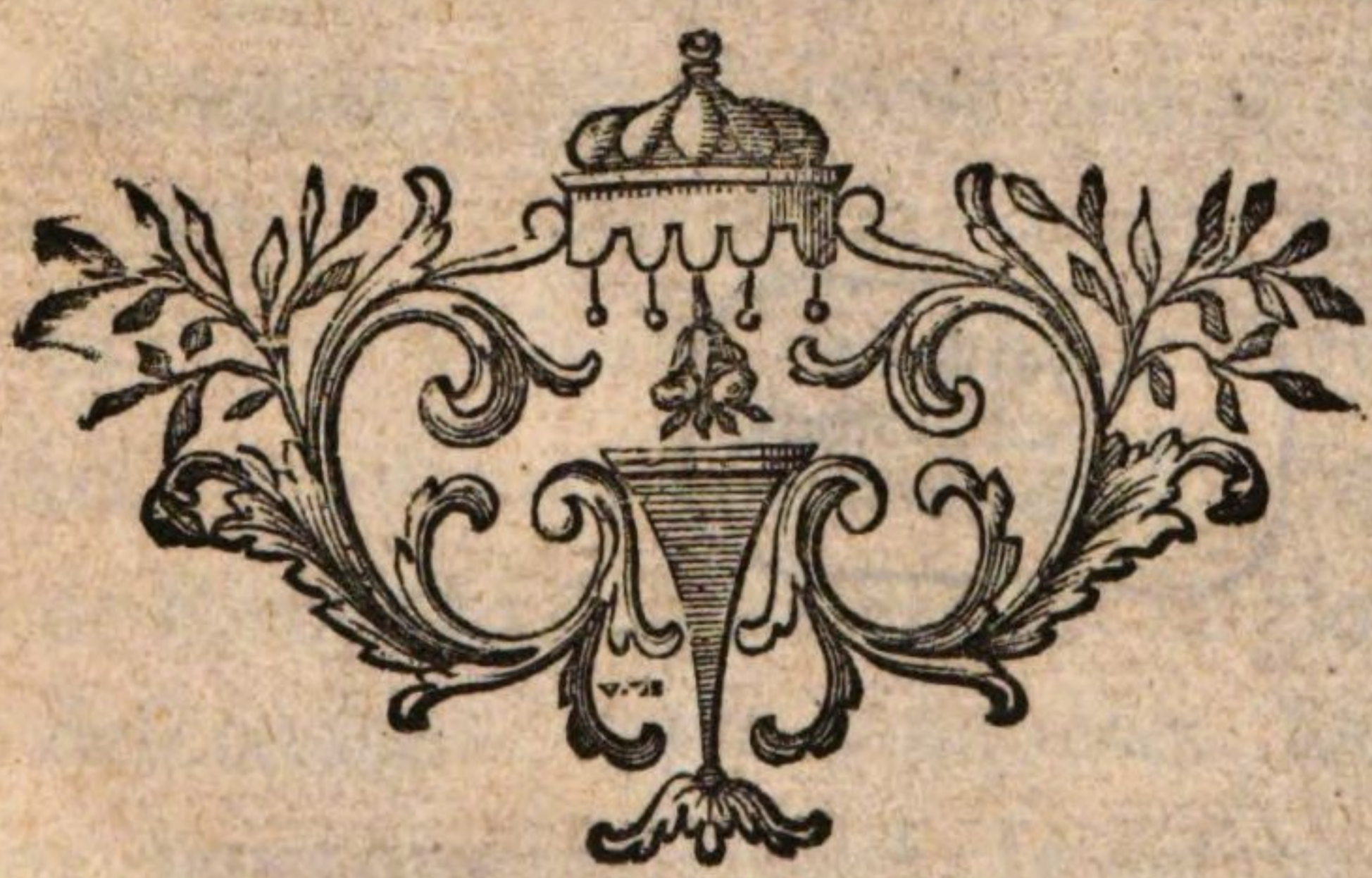
## TRAGEDIE.

NOUVELLE EDITION,

Considerablement retouchée :

A V E C

<sup>fehlt</sup>  
La Traduction de la même Pièce en vers Italiens, & plusieurs Poësies Françoises sur différens sujets.



A P A R I S,  
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée, & à la Prudence.

---

M. DCC. XLVI.  
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

Y B



P.O. 9000. 2637<sup>I</sup>

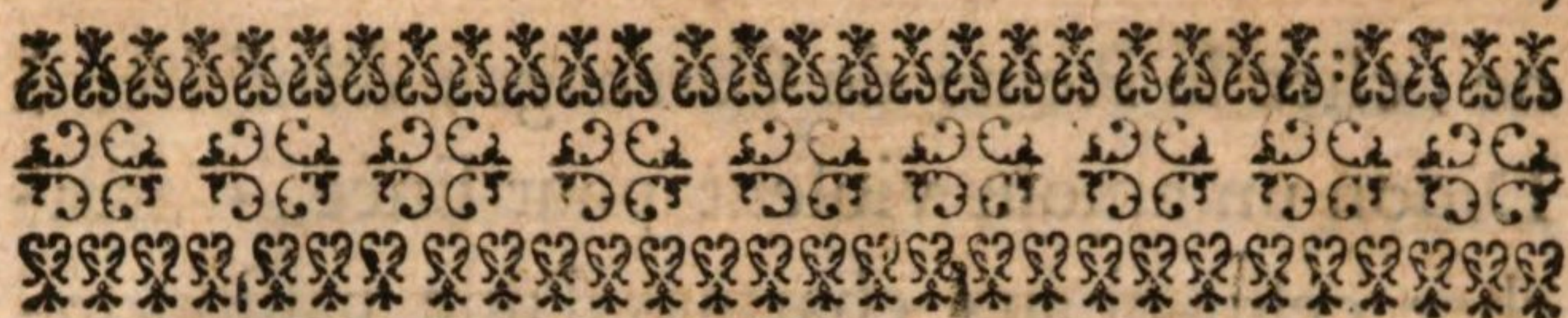
Jean-Jacque Lefranc

de Pompiignan

Bayerische  
Staatsbibliothek  
München

G82/1810





## *P R E F A C E.*

**O**N a toujours regardé les amours de Didon & d'Enée, comme une des plus belles inventions de Virgile. Le premier, & peut-être l'unique objet de ce Poëte étoit de flatter l'amour propre de ses Conci-toyens, & sur-tout de l'Empereur. Ainsi son Heros ne descend aux Enfers, que pour apprendre les noms & les exploits des fameux Romains qui doivent naître un jour sur la terre. Venus ne lui donne un bouclier fait par Vulcain, que pour y tracer à ses yeux la naissance, & l'éducation miraculeuse de Romulus & de Remus; la gloire de leurs descendans, leurs conquêtes, leurs divisions, leurs guerres civiles; la défaite d'Antoine, & ce magnifique triomphe d'Auguste, qui dura trois jours. Enfin, pour ne pas m'écarter de l'épisode qui fait le sujet de cette Tragedie, quoi de plus ingénieux, que de conduire le Fondateur de la Nation Romai-



ne , chez la Reine de Carthage ; d'inspirer à Didon un amour violent pour Enée , d'attacher celui-ci aux charmes d'une passion incompatible avec sa gloire , & contraire aux ordres du Destin ; d'établir par cette fatale séparation la haine & la rivalité des deux Peuples , & d'annoncer en même tems la supériorité des Romains sur les Carthaginois ?

Si cette partie de l'Enéide a dû être intéressante pour les Compatriotes de Virgile , elle ne l'est guères moins pour ses Lecteurs. C'est un Prince échappé de l'incendie de Troye , un Héros que les Grecs poursuivent avec fureur , à qui les nations étrangères refusent même l'hospitalité , qu'une tempête affreuse a jetté sur les côtes d'Afrique , & qui se trouve lui-même réduit à la dernière extrémité lorsque Venus l'envoie chez Didon. Cette Princesse aussi malheureuse que lui , persécutée par son frere , & tyrannisée par les Rois ses voisins , sacrifie ses propres intérêts à son amour pour Enée. Elle lui offre sa main avec sa couronne , & comble de bien-



faits les Troyens. Cependant les Dieux lui enlevent ce qu'elle a de plus cher. Son Amant la quitte ; & cette Reine infortunée , aime mieux mourir que de survivre à la perte qu'elle vient de faire.

*En effet , dit M. Racine , nous n'avons rien de plus touchant dans tous les Poètes que la séparation de Didon & d'Enée dans Virgile. Et qui doute que ce qui a pû fournir assez de matière pour tout un chant d'un Poëme héroïque , où l'action dure plusieurs jours , ne puisse suffire pour le sujet d'une Tragedie dont la durée ne doit être que de quelques heures ?*

J'ai souvent été surpris que M. Racine ait donné la préférence à Berenice sur Didon. Ce dernier sujet , bien plus théâtral que l'autre , auroit produit entre les mains de ce grand homme , une Tragédie égale à ses meilleurs Poëmes. Il ne feroit point tombé dans les fautes que j'ai faites , & auroit encheri sur le peu de beautés qu'on a daigné remarquer dans ma Pièce.



Après avoir présenté le sujet de Didon par le beau côté , en voici le vice & les inconvéniens. Didon dans l'Eneïde se livre trop légèrement à son goût pour un étranger, qui n'est, à le suivre de près , qu'un Amant sans foi , qu'un Prince foible , qu'un dévot scrupuleux. J'ai dû nécessairement abandonner Virgile dans le caractère de mon Héros. J'ai même osé donner des bornes à l'excessive piété d'Enée. Je l'ai fait parler contre l'abus des Oracles , & l'impression dangereuse qu'ils font souvent sur l'esprit des Peuples. J'ai voulu qu'il fût religieux sans superstition ; qu'il agît toujours de bonne foi , soit avec les Troyens quand il veut demeurer à Carthage, soit avec Didon quand il se dispose à la quitter ; en un mot qu'il fût Prince & honnête homme.

J'écrivis en 1734 que Virgile étoit un mauvais modèle pour les caractères. L'expression est dure , & ne convenoit point à mon âge , ni à mon peu d'expérience. Je la retracte aujourd'hui par respect pour Virgile , en pen-



fant toujours de même par respect pour la vérité.

Un Ecrivain illustre, & que j'honore à tous égards, a pris vivement contre moi le parti du Prince des Poètes Latins. Il m'a fait l'honneur d'employer à me réfuter, une partie de la Préface qu'il a mise à la tête d'un de ses Ouvrages. J'attendois pour lui répondre une occasion de le faire à propos. Elle se présente aujourd'hui naturellement; il ne trouvera pas mauvais que je la saisisse. D'ailleurs je fais gloire de penser comme lui sur les Anciens en général, & sur Virgile en particulier. C'étoit un Poète incomparable, & qui avoit reçu de la nature un privilège exclusif pour l'art des vers. Car dans quelque Langue que ce soit, il n'est point de versification qui approche de la sienne. Mais ce Poète incomparable, ce Versificateur unique avoit aussi ses défauts, & sa partie foible étoit l'art des caractères. M. le P. B. n'en convient pas. Ce que j'ose reprendre dans Virgile, il le trouve admirable; & je sçais que son sentiment est d'un très-grand poids.



Si Pergama dextrâ

Defendi possent , etiam hac defensa fuissent.

*Comment a-t-on pû , dit-il , traiter de Prince foible un Héros aussi vaillant , aussi intrépide qu'Enée est représenté dans l'Eneïde ? En quelle occasion a-t-il montré quelque foiblesse indigne de son caractère ? Sera-ce parce que Virgile l'a dépeint quelquefois versant des larmes ? Mais Achille , l'indomptable Achille , n'en verse-t-il pas dans Homere quand on lui enleve Briséis ? ne pleure-t-il pas amèrement en apprenant la mort de son cher Patrocle ? Le terrible Ajax n'en fait-il pas de même en d'autres occasions ?*

Ces citations sont exactes : l'application ne l'est pas. Les Guerriers de l'Iliade pleurent quelquefois , je l'avouë : mais de quelle maniere & dans quelles circonstances ? Ce n'est point à tout propos , comme Enée , qui pleure plus souvent & plus abondamment lui seul , que tous les Guerriers d'Homere ensemble.

Diomedes , l'un des combattans aux Jeux funébres de Patrocle dans la course des chars,



pleure de rage quand Apollon lui fait tomber le fouet de la main. Agamemnon pleure de dépit & de douleur dans le Conseil de Guerre qu'il tient pendant la nuit, pour annoncer aux Chefs de l'armée, battus & poursuivis par Hector jusques dans leurs retranchemens, qu'il faut promptement lever le siège, & reprendre le chemin de la Grèce. Achille pleura quand Eurybate & Talthybius, Herauts d'Agamemnon, eurent emmené Briseis.

Qui ne voit d'abord que ce ne sont point là des pleurs de foiblesse ni de pusillanimité : ces attendrissemens continuels ne supposent pas une grande fermeté d'ame. On voit des personnes qui expriment tous leurs sentimens par des larmes. Le plaisir, la douleur, la joye, l'admiration les font pleurer. Ce sont de fort honnêtes gens dans la société civile ; mais ce seroient de médiocres personnages dans un Poëme épique. Le don des larmes sied mal à un Heros.

Madame Dacier \* prétend que Virgile a

\* Notes sur le cinquième Livre de l'Illiade.



puisé dans Homere jusqu'à l'idée même du sien. Enée dit à Pandare, fils de Lycaon, que la colere des Dieux est terrible. C'est d'après ce mot qu'a été formé le principal caractère de l'Enéide. Cette remarque de Madame Dacier n'est point frivole, & renferme beaucoup de sens en peu de mots. Enée jouë dans l'Iliade un rolle assez subalterne, quoiqu'il y ait pourtant ses traits distinctifs comme les autres; car en fait de personnages, tout est peint, tout est vivant dans Homere. Mais en qualité de Poëte Grec, il a cru devoir par tout déprimer les Troyens. Enée prêt de combattre contre Diomedes, se croit déjà vaincu, & n'a d'esperance qu'en la vitesse de ses chevaux. Diomedes au contraire compte si audacieusement sur la victoire, qu'il ordonne d'avance à Sthenelus, de courir aux chevaux de son ennemi, & de les mener au camp. L'opposition de ces deux caractères est frappante. De pareils coups de pinceau ne sont pas communs chez Virgile. Ne pourroit-on pas dire qu'il n'a pas assez perdu de vûë dans son Poëme, la médiocrité d'Enée dans l'Iliade. Souvent on est



est foible avec beaucoup de valeur ; & tel est , si je ne me trompe , le Heros de l'Enéide.

Le reproche d'amant sans foi ne paroît pas plus solide à M. le P. B. que celui de Prince foible. Il faudroit selon lui , qu'Enée *se fût lié à Didon par quelque engagement solennel. Mais on n'en trouve*, ajoute-t-il, *aucun vestige dans toute la narration de Virgile.* Je lis, ou j'entens bien différemment le quatrième Livre de son Poëme. J'y apperçois non-seulement des vestiges , mais des preuves plus claires que le jour, de tous les faux sermens qu'Enée a faits à Didon.

Etablissans en premier lieu si c'est ici un Prince ferme & raisonnable , un pere de famille qui doit de bons exemples à son fils , un Chef de nation , & le Fondateur désigné du plus grand Empire de la Terre ; ou bien un aventurier , un séducteur de Princesses. Dans ce dernier cas il a pû croire que les bontés de la Reine, & les sermens dont on est prodigue en pareille occasion , & qu'il ne lui avoit pas



refusés , au moins dans la grotte , ne l'engageoient que médiocrement avec elle. Mais on jugera autrement , si l'on ne considère en lui , suivant le dessein de Virgile , qu'un personnage grave , qu'un Prince toujours occupé de ses infortunes passées , de son état présent , & de l'Oracle des Dieux ; qu'un père soigneux de l'éducation de son fils , & qui lui enseigne de bonne heure à supporter courageusement les revers & les travaux.

*Disce puer , virtutem ex me , verumque laborem ,  
Fortunam ex aliis.*

Il semble qu'un homme de ce caractère ne doive point abuser de la foiblesse d'une femme , d'une Reine , de sa bienfaitrice. Pourquoi flatter sa passion ? Pourquoi souffrir qu'elle parle publiquement de mariage consommé ?

*Nec jam furtivum Dido meditatur amorem ,  
Conjugium vocat.*

Il y a plus. On ne peut douter qu'il ait promis à cette Princesse de regner avec elle à Carthage. Jupiter en est allarmé. Il envoie



Mercuré, qui trouve Enée au milieu des Architectes & des Ouvriers, donnant des ordres pour le plan des Fortifications, & la disposition des Edifices, & ne pensant en aucune façon aux préparatifs de son départ, ce qui lui attire des reproches très - vifs de la part du Messager des Dieux.

Je finis cette discussion, déjà beaucoup trop longue, en me couvrant du bouclier de l'Académie de la Crusca, l'une des plus respectables Compagnies Littéraires de l'Europe. Voici comme elle s'explique sur le caractère d'Enée dans son Apologie du Roland furieux de l'Arioste, contre le Dialogue de Camillo Pellegrini sur la Poésie épique.

*\* Quel personnage pour Enée, qui étoit d'un âge mûr, & qui avoit un fils déjà grand, auquel il devoit donner de bons exemples, de cou-*

*\* Nell' Eneade, che bel costume è quel d'Enea già maturo, e che aveva un figliuol già grande, che doveva imparar à vivere, e prendere esempio da lui; nel tempo ch'egli aveva per le mani sì grandi imprese, à piantare il fondamento dello' mperio di Roma, il che à lui era stato rivelato, l'andarsi intabaccando, e perdendo ne gli*



*rir les aventures galantes , & de faire l'amour comme un jeune homme , dans le tems qu'il étoit chargé des entreprises les plus importantes , & que les Dieux lui avoient révélé qu'ils le destinoient à fonder l'Empire Romain ! Quelle trahison d'abandonner indignement une Reine qui après l'avoir tiré de la misere , l'avoit reçu dans ses bras , & comblé de mille biens ? Vit-on jamais de plus noire perfidie ? & c'est une raison puérile , ( è scusa da bambini ) & contre toute vraisemblance , de prétexter les ordres de Jupiter , &c. . . Les expressions de l'original sont moins mesurées que celles de la traduction.*

Le fameux Rousseau a peint Enée d'après nature , ou pour mieux dire , d'après Virgile , dans une Ode que tout le monde connoît.

Pouvoit-elle mieux attendre  
De ce pieux Voyageur ,  
Qui fuyant sa Ville en cendre ,

*amorazzi a guisa d'un giovinetto ; e tradire con sì scelerata fraude quella real femina , che ignudo e tapino , e deserto l'aveva raccolto nelle sue braccia , e apertagli l'anima , e'l corpo ? udissi mai il più solenne tradimento di questo ! ed è scusa da bambini il rifugio del comandamento di Giove , e fuor d'ogni verisimile , &c.*



Et le fer du Grec Vengeur ,  
Chargé des Dieux de Pergame ,  
Ravit son pere à la flamme ,  
Tenant son fils par la main ,  
Sans prendre garde à sa femme ,  
Qui se perdit en chemin ?

Je m'appuyeraï encore des réflexions de M. l'Abbé des Fontaines. Il me permettra bien de rapporter ici ce qu'il m'écrivoit en 1740 , dans le tems qu'il travailloit à sa belle Traduction de Virgile : *Je vous avouë que le caractère miserable d'Enée me dégoûte bien. Un Auteur qui donneroit aujourd'hui un pareil caractère à son Heros , soit dans un Poëme, soit dans un Roman , seroit siflé. Enée est un homme foible , & un dévot insipide. Tant d'autorités prouvent au moins que mon sentiment dans cette dispute litteraire , n'est ni absurde ni singulier.*

Il ne seroit pas aussi facile de justifier les défauts de ma Tragédie , sur lesquels , le succès qu'elle eut dans sa nouveauté , ne m'a jamais ébloui. C'est le coup d'essai d'un âge sans expérience ; une pièce composée sans



le secours d'amis connoisseurs , & dans le fond d'une Province. J'aurois peut-être mieux fait de ne la point livrer au public ; mais je ferois plus mal encore de la lui laisser avec toutes ses imperfections. On n'est pas forcé de s'ériger en Ecrivain , mais on est obligé de corriger ses écrits.

D'ailleurs on ne risque rien à s'enrichir des beautés de Virgile. Je n'avois point profité de toutes celles qui pouvoient embellir ma Pièce. J'avouë que je sentis bien en composant cet Ouvrage que je ne faisissois pas tout ce qu'il y a de plus fort & de plus théâtral dans le quatrième Livre de l'Encide. Les avancoueurs du trépas de Didon , forment un tableau effrayant , auquel je n'avois substitué que de la tendresse & de la douleur. En un mot la prochaine mort de Didon , le *pallida morte futurâ* ne regnoit point assez dans le cinquième Acte , qui avoit besoin en cela d'être remanié.

On a pû remarquer aussi que Madherbal promet à Iarbe , dans la premiere Scene du



premier Acte , de représenter fortement à la Reine, qu'il est de son intérêt de préférer ce jeune Prince à tout autre , ce qui sembloit annoncer une Scene entre Didon & ce Ministre. Cependant il n'en est plus parlé ; car je compte pour rien ces deux vers du troisième Acte.

J'ai cru devoir vous dire en Ministre fidèle  
Tout ce que m'inspiroit votre gloire & mon zèle.

Il faut quelque chose de plus pour la justesse & la netteté de la conduite théâtrale. J'y ai remédié par une Scene entière que j'ai ajoutée au premier Acte. On en trouvera aussi une nouvelle au commencement du quatrième , entre Achate & Matherbal. A cela près , les autres corrections portent sur le dialogue en général , sur des vers foibles , des expressions négligées , des mots parasites , & des rimes peu exactes.

On m'objectera peut-être que j'ai mis le récit d'une apparition au cinquième Acte, contre l'usage constamment observé , de ne placer ces sortes de morceaux que dans le



premier Acte ou dans le second tout au plus. Je répondrois , si je n'avois pas d'autre excuse, que l'on peut quelquefois s'écarter des routes frayées , pourvû que l'on arrive à son but , aussi vite, & sans s'égarer. Mais Virgile vient ici à mon secours. Dans son Poëme, comme dans ma Tragédie , les circonstances que j'ai décrites sont essentiellement liées avec le dénouëment de l'action. Didon ne voit des Spectres que quand elle a des remords; & les remords ne viennent que quand Enée s'en va. Tout cela est dans la nature, & les véritables règles sont de peindre les passions au naturel.

Un Etranger \* illustre , mais que ses liens académiques , si j'ose m'exprimer ainsi , ont naturalisé parmi nous , & qui joint à beau-

\* M. l'Abbé Venuti , l'un des Fondateurs de l'Académie de Cortone , Correspondant honoraire de l'Académie des Belles-Lettres & Inscriptions , Associé de l'Académie de Bordeaux , & de celle de Montauban. Il est arriere-neveu du sçavant Philippo Venuti , l'un des trois Auteurs qui ont travaillé au meilleur Commentaire que l'on ait sur Virgile. Son frere est Surintendant des Cabinets du Pape.

coup



coup de génie, l'érudition la plus agréable & la plus variée, avoit traduit Didon en Italien, dans l'état où elle fut imprimée pour la première fois en 1734. Je n'avois pas le bonheur de le connoître, quand il fit cet honneur distingué à ma Tragédie. Je lui ai confié depuis mon manuscrit, & il m'a répété souvent, avec une candeur peu commune chez les gens de Lettres, qu'en traduisant Didon, il avoit souhaité plus d'une fois tous les changemens que j'y ai faits.

Heureux si les beautés de sa Poësie pouvoient rendre la mienne supportable aux yeux d'une Nation qui a produit les plus grands Poëtes; & qui, ayant reçu des mains des Grecs tous les talens & tous les arts, les a répandus avec tant de profusion chez tous les Peuples de l'Europe.

J'apprens dans ce moment que les Comédiens, à qui on avoit confié à mon insçu & contre mes intentions, le nouveau manuscrit de cette Pièce, l'ont remise au Théâtre, sans avoir adopté d'autre changement, que



le nouveau cinquième Acte, ce qui a dû produire un effet bizarre; ce dernier Acte étant beaucoup moins vuide de choses, & bien plus travaillé que les quatre premiers, tels qu'on les a dans l'ancienne édition. Je me flatte que celle-ci réparera bientôt les inconveniens de cette représentation tronquée.

C'est tout ce que j'avois à dire d'une Tragédie que le public a honorée de son indulgence, & que je voudrois bien rendre digne de son approbation.





---

## AVIS DU LIBRAIRE.

**L**A Préface que l'on vient de lire, étoit écrite avant la mort de M. le Président Bouhier. Le Lecteur a pu s'en appercevoir dans l'endroit où l'on répond à ce sçavant Académicien. Elle étoit entre mes mains depuis dix-huit mois. On trouvera à la suite de la Didon Françoise, les seules Pièces que l'Auteur m'ait permis de publier. Elles ont déjà paru dans différens Recueils d'Académies, dans les Ouvrages Périodiques, dans les Journaux, & presque toutes ont été souvent réimprimées; mais toujours sans soin & sans correction de la part des Editeurs.

Page 4 de la Tragédie vers 20, tout prêt, lisez tout prêts. Acte premier, Scene troisiéme, page 12, retranchez comme inutiles les quatre derniers vers de la page qui commencent ainsi, Le cruel Libien. Acte quatriéme, Scene troisiéme, page 57, retranchez de même comme inutiles le vingtiéme vers qui commence ainsi, Confiez à nos soins, & les trois suivans.

Page 114 des Poësies diverses, vers huitiéme, les chants, lisez tes chants. Page 145, strophe seconde, premier vers, sur le char, lisez sous le char. Page 154, dernier vers, les larmes, lisez tes larmes.



## *A C T E U R S.*

DIDON, Reine de Carthage.

E N E' E, Chef des Troyens.

I A R B E, Roi de Numidie.

ELISE.

MADHERBAL, Ministre & Général des  
Carthaginois.

A CHATE, Capitaine Troyen.

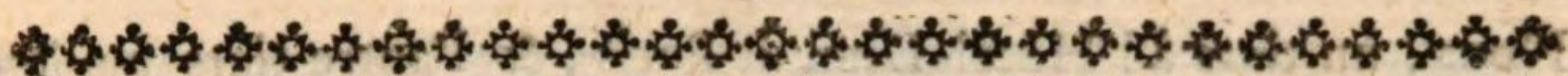
Z A M A, Officier d'Iarbe.

B A R C E', femme de la suite de la Reine.

Gardes.

*La Scene est à Carthage dans le Palais de la Reine.*





*Approbation du Censeur Royal.*

**J'**Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre *Didon Tragedie*, *considerablement retouchée*, avec la Traduction de la même Pièce en vers Italiens, & plusieurs Poësies Françaises sur différens sujets, & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris le premier Décembre 1746. Signé MAUNOIR.

---

*P R I V I L E G E   D U   R O I.*

**L** O U I S, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, salut: Notre amé HUGUES - DANIEL CHAUBERT, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre: *Didon Tragedie, nouvelle édition, considerablement retouchée, avec la Traduction de la même Pièce en vers Italiens, & plusieurs Poësies Françaises sur différens sujets*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs volumes & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la datte des Présentes; faisant défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement ou autres sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à



Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit  
Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens,  
dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront  
enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté  
des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la  
date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans  
notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux ca-  
ractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour  
modèle sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se  
conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & no-  
tamment à celui du dix Avril 1725: & qu'avant de l'exposer  
en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression  
dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approba-  
tion y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal  
Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Com-  
mandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux  
Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle  
de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit  
très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chance-  
lier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine  
de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous man-  
dons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant  
cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit  
fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie  
des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commen-  
cement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement  
signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos  
amés, feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée com-  
me à l'Original. Commandons au premier notre Huissier  
ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles  
tous actes requis & nécessaires, sans demander autre per-  
mission, & nonobstant clameur de haro, charte Normande  
& Lettres à ce contraires; car tel est notre plaisir. Donné à  
Paris le treizième jour du mois de Janvier, l'an de grace  
mil sept cens quarante-sept, & de notre règne le trente-  
deuxième. Par le Roi en son Conseil.

Signé S A I N S O N.

*Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Librai-  
res & Imprimeurs de Paris, N°. 731. fol. 647. conformément aux  
anciens Réglemens, confirmés par celui du 23 Février 1723. A  
Paris, le 18 Janvier 1747. Signé C A V E L I E R, Syndic.*





# DIDON,

## TRAGEDIE.

---

### ACTE PREMIER,

#### SCENE PREMIERE.

IARBE, MADHERBAL.

IARBE.

**R**EVIENS de ta surprise, ouï, c'est moi qui  
r'embrasse,  
Et qui cherche en ces lieux la fin de ma  
disgrace.

Qu'il est doux pour un Roi de revoir un ami !

MADHERBAL.

Je vous ai reconnu, Seigneur, & j'ai frémi.

Iarbe sur ces bords ! Iarbe dans Carthage !

Vous, ce Roi si vanté d'un peuple encor sauvage ;

A



Qui menace nos murs de la flâme & du fer ;  
 Vous , Héros de l'Afrique & fils de Jupiter !  
 Quel important besoin , ou quel malheur extrême  
 Vous fait quitter ici l'éclat du Diadème ?  
 Et pourquoi . . . .

I A R B E.

Trop souvent mes Ministres confus ,  
 Ont de ta jeune Reine essuyé les refus.  
 J'ai scû dissimuler la fureur qui m'anime ,  
 Et contraignant encor mon dépit légitime ,  
 Je viens sous le faux nom de mes Ambassadeurs ,  
 De cette Cour nouvelle étudier les mœurs ;  
 De ses premiers dédains lui demander justice ,  
 Menacer , joindre enfin la force à l'artifice :  
 Que sçais-je . . . N'écouter qu'un transport amoureux ,  
 Me découvrir moi-même , & déclarer mes feux.

M A D H E R B A L.

Vos feux ! qu'ai-je entendu ! quoi ! vous aimez la Reine !  
 Dans sa Cour , à ses pieds l'amour seul vous amene !  
 Vous , Seigneur !

I A R B E.

Je t'étonne , & j'en rougis. Apprens  
 De mon malheureux sort les progrès différens.  
 Jadis par mon Ayeul exclus de la Couronne ,  
 Avant que le Destin me rappelât au Trône ,  
 Tu sçais que déguisant ma naissance & mon nom ,



J'allai fixer mes pas à la Cour de Sidon.  
 A toi seul en ces lieux je me fis reconnoître,  
 Je te vis détester les crimes de ton Maître :  
 Je crus que je pouvois me livrer à ta foi.  
 L'épouvante regnoit dans le Palais du Roi ;  
 On y pleuroit encor le trépas de Sichée.  
 A son Epoux Didon pour jamais arrachée ,  
 Couloit dans les ennuis ses jours infortunés :  
 Je la vis. Ses beaux yeux aux larmes condamnés ,  
 Me soumirent sans peine au pouvoir de leurs charmes.  
 J'osai former l'espoir de calmer ses allarmes ,  
 Contre Pygmalion je voulois la servir :  
 A ta Reine en secret j'allois me découvrir ,  
 Rien ne m'arrêtoit plus , lorsque sa prompte fuite  
 Rompit tous les projets de mon ame séduite.  
 Quelle fut ma tristesse , ou plutôt ma fureur !  
 Tu voulus vainement pénétrer dans mon cœur.  
 Indigné des forfaits d'un Tyran sanguinaire ,  
 J'abandonnai sa Cour affreuse & solitaire ,  
 Et portai mes regrets , mes transports violens  
 Jusqu'aux sources du Nil , & sous des Cieux brûlans.  
 Après quatre ans entiers l'Auteur de mes miseres  
 Me rendit par sa mort le Sceptre des mes peres.  
 Je passai de l'exil sur le Trône des Rois.  
 Je crus que ma raison reprendroit tous ses droits ,  
 Que de mes mouvemens la gloire enfin maîtresse  
 Sçauroit bien triompher d'un reste de foiblesse ,  
 Et que les soins cuisans d'un malheureux amour



Respecteroient le Trône & fuïroient de ma Cour.  
Bien-tôt un bruit confus allarmant tous nos Princes,  
Répand avec terreur au fond de leurs Provinces,  
Que d'un peuple étranger arrivé dans nos Ports,  
Les murs de jour en jour s'élevent sur ces bords.  
J'apprends que de son frere évitant la furie,  
Didon veut s'emparer des Côtes de Lybie;  
Qu'un amour mal éteint se rallume aisément!  
Le mien reprend sa force, & croît à tout moment,  
Dans ce nouveau transport je me flatte, j'espere  
Qu'au milieu de l'Afrique une Reine étrangere  
Ne rejettera point le secours & la main  
Du Roi le plus puissant de l'Empire Africain.  
Par mes Ambassadeurs j'offre cette alliance,  
Projets mal concertés! inutile espérance!  
Ses refus colorés de frivoles raisons,  
Deux fois m'ont accablé des plus sanglans affronts.  
Je veux, tel est l'amour qui m'aveugle & m'entraîne,  
Tenter moi-même encor cette superbe Reine;  
Tout prêt à se montrer mes Soldats, mes Vaisseaux  
Couvriront autour d'elle & la terre & les eaux.  
L'Amour conduit mes pas, la haine peut les suivre.  
Dans ce doute mortel je ne sçaurois plus vivre.  
Des refus de Didon j'ai trop long-tems gémi,  
Aujourd'hui son Amant, demain son ennemi.

M A D H E R B A L.

Voilà donc d'un grand Roi toute la politique:



## TRAGEDIE.

Ses fureurs vont regler le destin de l'Afrique;  
Il menace, il gémit, des pleurs mouillent ses yeux.  
Iarbe meurt d'amour & ma Reine, . . . grands Dieux !  
Que dans le cœur des Rois vous mettez de foiblesse !  
Ah ! ne succombez pas sous le trait qui vous blesse ;  
Un autre flatteroit l'erreur où je vous voi.  
Seigneur fuyez la Reine.

I A R B E.

Acheve, explique toi,  
Rien n'est à ménager quand les maux sont extrêmes.  
Acheve, Madherbal, dis-moi tout, si tu m'aimes.

M A D H E R B A L.

Que ne suis-je en ces lieux ce qu'autrefois j'y fus !  
Vous ne formeriez point tant de vœux superflus,  
Depuis plus de trois ans sorti de ma Patrie,  
J'ai quitté pour Didon l'heureuse Phénicie.  
Instruit que sans relâche en butte au noir courroux  
Du Tyran qui versa le sang de son Epoux,  
Elle venoit aux bords où le Destin l'exile,  
Contre un frere cruel mandier un azile,  
Je courus, je craignis pour ses jours menacés.  
La Reine dans ses murs à peine encor tracés,  
Reçut avec transport un serviteur fidèle,  
Et de sa confiance elle honora mon zèle ;  
Mais qu'il faut peu compter sur la faveur des Rois !  
Un instant détermine, ou renverse leur choix.



Depuis que les Troyens échapés du naufrage  
Ont cherché leur retraite aux remparts de Carthage ;  
Didon qui les rassemble au milieu de sa Cour ,  
D'emplois & de bienfaits les comble chaque jour :  
Eux seuls ont chez la Reine un accueil favorable.  
Ce n'est pas que j'envie un crédit peu durable ,  
Je vois en frémissant ce reste de vaincus  
Prolonger nos périls par leur présence accrus.  
Pour tout dire , on prétend qu'une éternelle chaîne  
Doit unir en secret Enée avec la Reine.

## I A R B E.

Que dis-tu ? Quoi la Reine... ah ! c'est trop m'ou-  
trager !

Je venois la fléchir , il faut donc me venger.  
Les Tyriens eux-mêmes indignés contre Enée ,  
Souffriront à regret ce honteux Hymenée.  
Toi-même , verras-tu d'un œil indifférent  
Couronner dans ces murs le Chef d'un peuple errant ?  
Ta chute , des Troyens seroit bien-tôt l'ouvrage :  
Madherbal , c'est à toi de seconder ma rage.

## M A D H E R B A L.

Moi, Seigneur, moi rebelle ! ah ! j'en frémis d'horreur !  
Mais il faut excuser l'Amour & sa fureur.  
Fallut-il sur moi seul attirer la tempête ,  
Et dussai-je payer mes discours de ma tête ,  
Je parlerai , Seigneur , & peut-être ma voix



# TRAGÉDIE.

7

Aura-t'elle au Conseil encore quelque poids.  
 La Reine à vos desirs ne peut trop tôt souscrire ;  
 Je le vois , je le pense , & j'oserai le dire.  
 Mais si de Madherbal le zèle parle envain ,  
 Si l'Etranger l'emporte , & s'il l'épouse enfin ,  
 N'attendez rien , malgré votre douleur mortelle ,  
 D'un Sujet , d'un Ministre à ses devoirs fidèle :  
 Jamais flateur , toujours prêt à leur obéir ,  
 Je sçais parler aux Rois , mais non pas les trahir.  
 On ouvre : rappelez toute votre prudence ,  
 Et forcez votre amour à garder le silence.

---

## SCÈNE II.

DIDON, IARBE, ELISE, MADHERBAL, BARCE,  
*suite de la Reine.*

IARBE.

**R**eine , j'apporte ici les vœux d'un Souverain.  
 Iarbe , par ma voix , vous offre encor sa main ,  
 Et si sans affecter une audace trop vaine ,  
 Un Sujet peut vanter les attraits d'une Reine ;  
 Du Roi qui me choisit , heureux Ambassadeur ,  
 Je puis en vous voyant vous promettre son cœur.  
 Pour un Hymen si beau tout parle , tout vous presse.  
 De nos vastes Etats souveraine maîtresse ,  
 En impuissans efforts , en murmures jaloux ,  
 Laissez de votre frere éclater le courroux.



Qu'il redoute lui-même une sœur outragée,  
Qui n'a qu'à dire un mot & qui fera vengée.  
Au nom d'Iarbe seul vos ennemis tremblans,  
Respecteront vos murs encore chancelans;  
Lui seul peut désormais affermir votre Empire.  
Terminez, grande Reine, un Hymen qu'il desire,  
Et que toute l'Afrique instruite de son choix,  
Adore vos traits, & chérisse vos loix.

## D I D O N.

Lorsque du sort barbare innocente victime,  
J'ai fui loin de l'Asie un frere qui m'opprime,  
Je ne m'attendois pas qu'un fils du Roi des Dieux  
Voulût m'associer à son rang glorieux.  
Je dis plus : j'avoûrai que cette préférence  
Exigeoit de mon cœur plus de reconnoissance,  
Mais tel est aujourd'hui l'effet de mon malheur ;  
Didon ne peut répondre à cet excès d'honneur.  
Qu'importe à votre Roi l'Hymen d'une Etrangere ?  
Faut-il que mes refus excitent sa colere ?  
Sauver mes jours proscrits, rendre heureux mes Sujets,  
Avec les Rois voisins entretenir la paix,  
C'est tout ce que j'espère, ou que j'ose prétendre.  
Un jour mes successeurs pourront plus entreprendre,  
C'en est assez pour moi ; mais je ne regne pas  
Pour donner lâchement un Maître à mes Etats.

IARBE.



# TRAGEDIE.

9

I A R B E.

Vos Etats! mais enfin, puisqu'il faut vous le dire,  
Madame, dans quels lieux fondez-vous un Empire?  
Ce Roi qui vous recherche, & que vous dédaignez,  
Vous demande aujourd'hui de quel droit vous re-  
gnez.

Ce rivage & ce Port compris dans la Libye,  
Ont obéi long-tems aux Rois de Gétulie.  
Les Tyriens & vous n'ont pû les occuper,  
Sans les tenir d'Iarbe, ou sans les usurper.

D I D O N.

Ce discours téméraire a de quoi me surprendre;  
Vous abusez du rang qui me force à l'entendre,  
Ministre audacieux, sçachez que votre Roi,  
Sans doute est mon égal, mais ne peut rien sur moi.  
Par d'étranges hauteurs ce Monarque s'explique,  
Prétend-il disposer des Trônes de l'Afrique?  
Et quel droit plus qu'un autre a-t'il de commander?  
Les Empires sont dûs à qui sçait les fonder,  
Cependant quelle haine, ou quelle méfiance  
Armeroit contre moi votre injuste vengeance?  
De quoi vous plaignez-vous? & quel crime ont  
commis

D'infortunés Soldats à mes ordres soumis?  
Ont-ils troublé la paix de vos climats stériles?  
Ont-ils brûlé vos champs, & menacé vos Villes?

B



Que dis-je ? ce rivage où les vents & les eaux ;  
D'accord avec les Dieux , ont poussé mes Vaisseaux ;  
Ces bords inhahités , ces campagnes désertes ,  
Que sans nous la moisson n'auroit jamais couvertes ,  
Des sables , des torrens & des monts escarpés ,  
Voilà donc ces Pays , ces Etats usurpés !  
Mais devrois-je à vos yeux , rabaisant ma Couronne,  
Justifier le rang que le Destin me donne ?  
Les Rois , comme les Dieux , sont au-dessus des Loix ,  
Je regne , il n'est plus tems d'examiner mes droits.

## I A R B E .

Cette fierté m'apprend ce qu'il faut que je pense :  
Ainsi d'un Roi vainqueur vous bravez la puissance ;  
Déjà prête à partir la foudre est dans ses mains ,  
Madame , toutefois forcé par vos dédains ,  
Forcé par son honneur de punir une injure ,  
Qui de tous ses Sujets excite le murmure ,  
S'il pense à se venger , je connois bien son cœur ,  
Croyez que ses regrets égalent sa fureur ;  
Mais vous l'avez voulu , votre injuste réponse  
Ne permet plus . . . . .

## D I D O N .

J'entens , & vois ce qu'on m'annonce ;  
Je sçai combien les Rois doivent être irrités  
D'une Paix , d'un Hymen trop souvent rejettés ;  
Un refus est pour eux le signal de la guerre.



Autour de mes remparts ensanglantez la terre ,  
 L'arbe , je le vois , est tout prêt d'éclater ,  
 Je l'attends sans me plaindre , & sans le redouter.

I A R B E.

Ah ! je ne sçai que trop les raisons ... mais, Madame,  
 Je devrois respecter les secrets de votre ame.  
 J'en ai trop dit peut-être , excusez un Sujet  
 Qu'entraîne pour son Prince un amour indiscret.  
 Je vous laisse , à vos yeux mon zèle a dû paroître ,  
 Et j'apprendrai bien-tôt vos refus à mon Maître.

S C E N E III.

DIDON, MADHERBAL, ELISE.

D I D O N.

**I**L faudra donc payer le tribut de mon rang ,  
 Et pour regner en paix verser des flots de sang.  
 Affreux destin des Rois ! mais la gloire l'ordonne.  
 Vous Ministre guerrier , l'appui de ma Couronne ,  
 C'est à vous de pourvoir au salut de l'Etat.

M A D H E R B A L.

Madame , je répons du Peuple & du Soldat ;  
 S'ils craignent , c'est pour vous bien moins que pour  
 eux-mêmes ;  
 Soumis avec respect à vos ordres suprêmes ....

B ij



## DIDON.

Qu'ils m'aiment seulement, c'est-là tout mon espoir.  
Malheur aux Souverains obéis par devoir ;  
Qu'importe que l'on meure en servant leur querelle,  
Si dans le fond des cœurs la haine éteint le zèle !  
Autour de nous la guerre allume son flambeau ;  
Mes refus sur Carthage attirent ce fleau.  
Que diront mes Sujets ?

## MADHERBAL.

Ils combattront, Madame.

Mais puisque vous voulez pénétrer dans leur ame,  
Lire leurs sentimens & connoître leurs vœux,  
J'obéis à ma Reine, & vais parler pour eux.  
Ils pensoient que le nœud d'une auguste alliance  
Pouvoit seul affermir votre foible puissance,  
Vous assurer un Trône élevé par vos mains.  
Voyez dans quels climats vous fixent les Destins.  
Contre les noirs projets de votre injuste frere,  
Pensez-vous que les flots vous servent de barriere ?  
Les Pavillons de Tyr sont les Rois de la Mer.  
Ici les Africains, peuple indomptable & fier,  
Le cruel Libyen, le vagabond Numide,  
Le Barcéen féroce, & le Maure intrépide,  
Divisés d'intérêts, contre vous seule unis,  
Jusqu'au pied de ces murs font entendre leurs cris.



Plus loin d'affreux écueils , des rochers & des fables  
 D'un Pays inconnu , limites effroyables ,  
 De stériles déserts , de vastes régions ,  
 Que l'œil ardent du jour brûle de ses rayons ,  
 Sont d'éternels remparts dans l'état où nous sommes,  
 Entre tous vos Sujets , & le reste des hommes.  
 Pour mettre en sûreté votre Sceptre & vos jours ,  
 Aux Autels de l'Hymen implorez du secours.  
 Votre gloire en dépend encor plus que la nôtre.  
 Au bonheur d'un Epoux daignez devoir le vôtre ;  
 Daignez au rang suprême associer un Roi.

DIDON.

J'estime vos conseils autant que je le doi ;  
 Je les ai prévenus ; mais quel choix puis-je faire ?

MADHERBAL.

Un Héros seul sans doute est digne de vous plaire ;  
 Les plus grands Rois du monde en seroient honorés.  
 D'Ennemis furieux nous sommes entourés ;  
 L'Etendart de la guerre , & le son des Trompettes  
 Vous avertit assez des périls où vous êtes.  
 Du moins que votre Epoux ait plus que des Ayeux ;  
 Qu'il soit , si vous voulez , issu du sang des Dieux ;  
 Mais qu'il ait des soldats , des villes , des provinces.  
 Votre Hymen est brigué par tant d'illustres Princes :  
 Par leurs Ambassadeurs tous vous offrent leurs vœux.



C'est regner sur les Rois, que de choisir entre eux;  
Mais choisissez, Madame, & qu'un digne Hymenée  
De vos jours opprimés change la destinée.

Se peut-il qu'un Héros, qu'un jeune Souverain,  
Qu'un fils de Jupiter vous sollicite envain?

Iarbe . . . . .

DIDON.

C'est assez, & je rends grace au zèle  
D'un ami, d'un Ministre, & d'un Guerrier fidèle,  
Je dois répondre aux vœux du Peuple & de la Cour;  
Et vous sçaurez mon choix avant la fin du jour.

## SCENE IV.

DIDON, ELISE, BARCE.

DIDON.

**H** Elas! il est écrit avec des traits de flâme,  
Ce choix tant combattu, ce choix qu'a fait mon ame  
Mon malheureux secret n'est que trop dévoilé;  
Mes yeux & mes soupirs l'ont assez révélé.  
O vous à qui mon cœur s'ouvre avec confiance,  
Vous dont les soins communs ont formé mon enfance,  
Compagnes qui faisiez la douceur de mes jours,  
Devant vous à mes pleurs je donne un libre cours.

ELISE.

Eh pourquoi consumer vos beaux jours dans les larmes!



## TRAGÉDIE.

13

Ce triste désespoir est-il fait pour vos charmes ?  
Sujette dans l'Asie , & Reine en ces climats ,  
Les hommages des Rois accompagnent vos pas ;  
Le choix que vous ferez affermira sans doute  
Cet Empire naissant que l'Afrique redoute ;  
Vous pouvez être heureuse , & vous versez des pleurs !

B A R C E'.

Qui l'eût cru , que l'amour causeroit vos malheurs ,  
Vous que depuis la mort de votre époux Sichée ,  
Tant de superbes Rois ont envain recherchée ?  
Echappé du courroux de Neptune & de Mars ,  
Un Etranger paroît , il charme vos regards ;  
Vous l'aimez aussi-tôt que le sort vous l'envoie.

D I D O N.

Oùi je l'aime , & mon ame est pour jamais la proie  
De la Divinité dont il reçut le jour.  
Je reconnois sa mere à mon funeste amour.  
Car ne présumez pas qu'en secret satisfaite ,  
Votre Reine elle-même ait hâté sa défaite.  
J'ai combattu long-tems , & dans ces premiers jours  
La mort même & l'Enfer venoient à mon secours.  
Tremblante de frayeur , de remords déchirée ,  
Aux mânes d'un époux je me croyois livrée :  
Mais ces tristes objets sont enfin disparus.  
Enée est dans mon cœur , les remords n'y sont plus.  
Hélas ! avec quel art il a scû me surprendre !



Chaque instant qu'attachée au plaisir de l'entendre ,  
J'écoutois le récit de ces fameux revers ,  
Qui du nom des Troyens remplissent l'Univers ,  
Malgré le nouveau trouble élevé dans mon ame ,  
Je prenois pour pitié les transports de ma flâme ;  
Quelle étoit mon erreur ! & qu'il est dangereux  
De trop plaindre un Héros aimable & malheureux !  
Amour, que sur nos cœurs ton pouvoir est extrême !  
Même après le danger on craint pour ce qu'on aime.  
Je crois voir les combats que j'entens raconter ,  
Je frémis pour Enée , & je cours l'arrêter.  
Tantôt sous ces ramparts que la Grece environne ,  
Je le vois affronter les fureurs de Bellone ;  
Je le suis , & des Grecs défiant le courroux ,  
Je prétens sur moi seule attirer tous leurs coups.  
Mais bien-tôt sur ses pas je vole épouventée  
Dans les murs faccagés de Troye ensanglantée :  
Tout n'est à mes regards qu'un vaste embrasement.  
A travers mille feux je cherche mon Amant ;  
Je tremble que du Ciel la faveur rallentie ,  
N'abandonne le soin d'une si belle vie ;  
Mes vœux des Immortels implorent le secours.  
Toutefois au moment de voir trancher ses jours ,  
Dans ce dernier combat où l'entraîne la gloire ,  
Je crains également sa mort & sa victoire ;  
Je crains que des Troyens relevant tout l'espoir ,  
Il ne m'ôte à jamais le bonheur de le voir.  
Ilion , à ton sort mes yeux donnent des larmes ;  
Mais



Mais pardonne à l'amour qui cause mes allarmes.  
De ta chute aujourd'hui je rends graces aux Dieux,  
Puisque c'est à ce prix qu'Enée est en ces lieux.

ELISE.

Le bonheur de ma Reine est tout ce qui me flatte :  
Mais puisqu'il faut enfin que votre amour éclate,  
Songez à prévenir le barbare courroux  
D'un frere qui vous hait, & d'un Rival jaloux.  
Puissent des Phrygiens la force & le courage,  
Soutenir dignement le destin de Carthage ;  
Puisse leur alliance . . . .

DIDON.

Oùi, je vais déclarer  
Un Hymen que mon cœur ne veut plus différer.  
Quoi ! du rang où je suis, déplorable victime,  
Faut-il sacrifier un amour légitime,  
Et nourrissant toujours d'ambitieux projets,  
Immoler mon repos à de vains intérêts ?  
N'ajoutons rien aux soins de la grandeur suprême ;  
Trop de tourmens divers suivent le Diadème,  
Et le destin des Rois est assez rigoureux,  
Sans que l'amour les rende encor plus malheureux.

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.

## SCENE I.

E N E' E, A C H A T E.

E N E' E.

**T** Andis que de sa Cour la Reine environnée  
 Aux Chefs des Tyriens apprend notre hymenée,  
 Cher Achate, je puis t'ouvrir en liberté  
 Les secrets sentimens de mon cœur agité.  
 Envain à mes desirs tout semble ici répondre,  
 L'inflexible Destin se plaît à me confondre :  
 Je ne sçai quel remords me trouble nuit & jour ;  
 Les jeux & les plaisirs regnent dans cette Cour,  
 Cependant son éclat m'importune & me gêne :  
 Je jouïs à regret des bienfaits de la Reine,  
 Par mille soins divers je me sens déchirer.  
 Que m'annonce ce trouble, & qu'en dois-je augurer ?  
 Quoi ! de ces lieux encor faudra-t'il que je parte ?  
 Se peut-il que le Ciel, que Junon m'en écarte,  
 Que je sois sans azile, & que les seuls Troyens  
 Perdent dans l'Univers le droit de Citoyens !

A C H A T E,

Je ne reconnois point Enée à ce langage.



Ah ! rougissez plutôt des bienfaits de Carthage :  
Non, ce n'est point l'amour, c'est la guerre, Seigneur,  
Qui seule d'un Héros doit payer la valeur.  
Hâtez-vous de poursuivre une illustre conquête ;  
Eh quoi ! vous balancez ! quel charme vous arrête ?  
Qu'est devenu ce cœur si grand , si généreux ,  
Que n'étonna jamais le sort le plus affreux ?

E N E' E.

Depuis que dans le sang des peuples de Pergame  
Ménélas a puni les crimes de sa femme ,  
Et qu'aux bords ravagés par les Grecs triomphans  
Les cendres d'Ilion font le jouët des vens ,  
J'ai conduit , j'ai traîné de rivage en rivage  
Le reste des Troyens échappé du carnage.  
Nous avons crû cent fois arriver dans ces lieux  
Que nous avoient promis les Ministres des Dieux ;  
Mais tu sçais comme alors d'invincibles obstacles  
Démentoient à nos yeux le Prêtre & les Oracles.  
Ici l'onde en fureur nous éloignoit du bord ,  
Là par un vent plus doux conduit jusques au port  
J'ai vû des Nations ensemble conjurées  
Les armes à la main nous fermer leurs contrées ;  
Plus loin quand mes Soldats accablés de travaux  
Commençoient à goûter les douceurs du repos ,  
Qu'ils vivoient sans allarme , & traçoient avec joye  
Les Temples & les murs d'une seconde Troye ,  
Je vis les Dieux armés de foudres & d'éclairs ,



Aux Troyens effrayés parler du haut des airs,  
Et la contagion pire que le tonnerre,  
Couvrir d'un souffle impur la face de la Terre.  
Il fallut s'éloigner de ces bords infectés :  
Ainsi dans l'Univers proscrits, persécutés,  
Victimes des rigueurs d'une injuste Déesse,  
Enée, & les Troyens trouvent partout la Grece.  
Touché de nos malheurs un seul peuple aujourd'hui  
Nous reçoit dans ses murs, nous offre son appui ;  
Crois-tu que mes Soldats qui jouissent à peine  
De l'azile & des biens qu'ils doivent à la Reine,  
S'il faut abandonner ces fortunés climats,  
Et braver sur les flots les horreurs du trépas,  
Reconnoissent ma voix, & quittent sans murmure  
Le repos précieux que Didon leur assure,  
Pour aller sur mes pas en de sauvages lieux  
Importuner encor les Oracles des Dieux ?

## A C H A T T.

Obéir à son Roi n'est pas un sacrifice,  
Seigneur, à vos Soldats rendez plus de justice.  
Le malheur, votre exemple en ont fait des Héros ;  
Présentez-leur la gloire, ils fuiront le repos.  
Mais vous-même, s'il faut vous parler sans contrainte,  
Le refus des Troyens n'est pas la seule crainte  
Qui retient en ces lieux vos desirs & vos pas :  
Un soin plus séduisant . . . . .



E N E' E.

Je ne m'en défens pas ;  
 Je brûle pour Didon , sa vertu magnanime  
 N'a que trop mérité mes feux & mon estime.  
 Je ne sçais si mon cœur se flatte en son amour ,  
 Mais peut-être le Ciel m'appelloit à sa Cour :  
 Son malheur est le mien , ma fortune est la sienne ;  
 Elle fuit sa patrie , & j'ai quitté la mienne ;  
 Le fier Pygmalion poursuit les Tyriens ,  
 Les Grecs de toutes parts accablent les Troyens ;  
 L'un à l'autre connus par d'affreuses miseres ,  
 Le Destin nous assemble aux Terres étrangères ,  
 Et peut-on envier à deux cœurs malheureux  
 Le funeste rapport qui les unit tous deux ?  
 Que dis-je ? Sans Didon , sans ses soins favorables ,  
 D'Illion fugitif les restes misérables  
 Inconnus dans ces lieux , sans vaisseaux , sans secours ,  
 Sur un rivage aride auroient fini leurs jours.  
 As-tu donc oublié comme après le naufrage  
 Nous crûmes sur ces bords tomber dans l'esclavage ?  
 Les Tyriens en foule accompagnoient nos pas ,  
 Et déjà contre nous ils murmuroient tout bas.  
 Sur un Trône brillant leur jeune Souveraine  
 Rendit d'abord le calme à mon ame incertaine ,  
 Ses regards , ses discours , garans de sa bonté ,  
 Cet air majestueux , cette douce fierté ,  
 Ces charmes , dont l'éclat digne ornement du Trône ,



Sur le front d'une Reine embellit la Couronne ;  
 Les hommages flatteurs d'une superbe Cour ,  
 Tout m'inspiroit déjà le respect & l'amour.  
 Avec quelle douceur écoutant ma prière ,  
 Dans le noble appareil d'une pompe guerrière  
 Cette Reine sensible au récit de mes maux  
 Promit de terminer le cours de nos travaux !  
 Les effets chaque jour ont suivi sa promesse ,  
 Achate , je dois tout aux soins de sa tendresse ;  
 Et puis-je refuser mon cœur à ses attraits ,  
 Quand ma reconnoissance est dûë à ses bienfaits ?

## ACHATE.

Tel est d'un cœur épris l'aveuglement extrême ,  
 Il se fait un plaisir de s'abuser lui-même ;  
 Et le vôtre , Seigneur , qui cherche à s'ébloüir ,  
 Court après le danger quand il devroit le fuir.  
 Déjà tout occupé de sa grandeur future  
 D'un trop honteux repos votre Peuple murmure ,  
 Il croit que chaque instant retarde ses destins ;  
 Si la gloire une fois . . . . .

## E N E' E.

Et c'est ce que je crains.  
 Je ne trahirai point cette gloire inhumaine ,  
 Mais mon cœur sçait aussi ce qu'il doit à la Reine.  
 Je la vois : laissez-nous , trop heureux en ce jour  
 Si je puis accorder & l'honneur & l'amour.



## SCÈNE II.

DIDON, ÉNÉE, ELISE.

DIDON.

**S** Eigneur, il étoit tems que ma bouche elle-même  
Aux Peuples de Carthage apprît que je vous aime:  
Et qu'un nœud solennel, gage de notre foi,  
Devoit aux yeux de tous vous engager à moi.

A cet heureux hymen je vois que tout conspire,  
Le salut des Troyens, l'éclat de mon Empire.  
Ce n'est pas l'amour seul dont le tendre lien  
Doit unir à jamais votre sort & le mien,  
Un intérêt commun aujourd'hui nous engage;  
Je termine vos maux, vous défendrez Carthage,  
Et malgré tant de Rois contre nous irrités

Vous sçauvez affermir le Trône où vous montez.

Cher Prince, qu'il est doux pour mon cœur, pour le  
vôtre,

Que notre sort dépende & de l'un & de l'autre;  
Et qu'un lien charmant, l'objet de tous nos vœux,  
Finisse nos malheurs en couronnant nos feux!

ÉNÉE.

Ah! c'est de tous les biens le plus cher à mon ame.

Quel comble à vos bienfaits! quel bonheur pour ma  
flâme!



Quoi ! je ferois à vous ! espoir trop enchanteur ,  
Ne feras-tu pour moi qu'une flatteuse erreur ?  
Mais ma crainte peut-être en secret vous offense.  
Pardonnez. Le malheur nourrit la défiance.  
Ah ! si je dispois des jours que je vous doi ,  
Et si tous les Troyens pensoient comme leur Roi !

D I D O N .

Que dites-vous , Seigneur ? quelle allarme nouvelle...

E N E' E .

S'il faut périr pour vous , je réponds de leur zèle ;  
Mais je vous aime trop pour rien dissimuler ,  
Ma Princesse . . . .

D I D O N .

Achevez , vous me faites trembler.

E N E' E .

Vous voyez sur ces bords le déplorable reste  
D'un Peuple si long-tems à ses Vainqueurs funeste ;  
Cependant accablé du malheur qui le suit ,  
Malgré l'abbaissement où le Ciel l'a réduit ,  
Malgré tant d'ennemis obstinés à sa perte ,  
Et la mort tant de fois à ses regards offerte ,  
Ce reste fugitif , ce Peuple infortuné  
A soumettre les Rois croit être destiné.  
Les Troyens sur mes pas veulent se rendre maîtres  
Des climats où jadis ont regné leurs ancêtres.

L'Aufonic



L'Aufonie est ce lieu si cher à leurs désirs.  
 Leurs Chefs osent déjà condamner mes soupirs,  
 Je tremble que du Ciel les sacrés interpretes  
 Ne joignent leur suffrage à ces rumeurs secrètes,  
 Et qu'un zele indiscret échauffant les esprits  
 Ne porte jusqu'à moi la révolte & les cris.  
 Tel est du préjugé le pouvoir ordinaire,  
 Il foumet aisément le crédule vulgaire.  
 Courageux sans honneur, scrupuleux sans vertu,  
 Souvent dans les transports dont il est combattu,  
 Le soldat entraîné sur la foi d'un Oracle  
 Du respect pour les Rois foule à ses pieds l'obstacle,  
 Cède sans la connoître, à la Religion,  
 Et se fait un devoir de la rébellion.

Ah ! si le même jour où mon ame contente  
 Se promet un bonheur qui passoit mon attente,  
 Si dans le moment même où vous me l'annoncez,  
 Une gloire barbare . . . . Hélas ! Vous frémissez !

D I D O N.

Qu'ai-je entendu, cruel ! quel funeste langage !  
 Le trouble de mon cœur m'en apprend davantage.  
 Quoi cet Hymen si doux, si cher à nos souhaits,  
 Seroit donc traversé par vos propres Sujets !  
 Je voulois les combler & de biens & de gloire ;  
 Ils veulent donc ma mort !

D



Non, je ne le puis croire :  
 Enchantés du repos que vous leur assurez ,  
 Ils vous verront , Madame , & vous triompherez.  
 Mon cœur qui s'attendrit , souffre à regret l'idée  
 Du trouble dont votre ame est déjà possédée.  
 Je vous quitte , il est tems d'instruire les Troyens  
 Du nœud qui les unit aux soldats Tyriens ;  
 Mais dût le Ciel lui-même , inspirant ses Ministres ,  
 Ne m'annoncer ici que des Arrêts sinistres ;  
 Ni les Dieux offensés , ni le Destin jaloux ,  
 Ne m'ôteront l'amour dont je brûle pour vous.

---

## S C E N E III.

DIDON, ELISE.

DIDON.

**E**lise , que deviens-je , & quel trouble m'agite ?  
 Quel soupçon se présente à mon ame interdite ?  
 De quel malheur fatal vient-il me menacer ?  
 Enée ! O ciel ! . . . Non , non je ne puis le penser ,  
 Il m'aime , il ne veut point trahir une Princesse  
 Qui par mille bienfaits lui prouve sa tendresse.  
 Mais lorsque notre Hymen doit faire son bonheur ,  
 Quel noir pressentiment fait naître sa terreur ?  
 Est-ce toi , Peuple ingrat , est-ce vous cher Enée ,



Qui trompez sans pitié mon ame infortunée ?  
 Qui dois-je soupçonner ? Quels maux dois-je prévoir ?  
 Conspirez-vous ensemble à trahir mon espoir ?  
 Tendre ou perfide Amant ! Fatale incertitude !

E L I S E.

Soupçonner un Héros de tant d'ingratitude ,  
 Quand vos bienfaits sur lui versés avec éclat ...

D I D O N.

En amour un Héros n'est souvent qu'un ingrat.  
 Hélas ! Après l'espoir dont je m'étois flattée  
 Dans quel gouffre d'horreurs suis-je précipitée ?  
 Je m'attens désormais aux plus sensibles coups.  
 J'ignore mes malheurs & dois les craindre tous.

E L I S E.

Ah ! du choix des Troyens vos faveurs vous ré-  
 pondent ,  
 Et contre leurs destins les vôtres vous secondent.  
 Assez & trop long-tems, leur Empire détruit ,  
 Un pays ignoré qui sans cesse les fuit ,  
 Ont causé leurs regrets, nourri leur espérance.  
 Croyez que le repos, les plaisirs, l'abondance ,  
 Effaceront bien-tôt de ces cœurs prévenus  
 Une Ville brûlée, & des bords inconnus.

D I D O N.

Non, il faut qu'avec lui mon ame s'éclaircisse ,



J'y vole , un seul instant redouble mon supplice.  
Mais que nous veut Barcé ?

---

## S C E N E I V.

DIDON, ELISE, BARCE.

BARCE.

**P**Rêt à quitter ces lieux  
L'Ambassadeur demande à paroître à vos yeux ,  
Madame , il suit mes pas, & vient pour vous instruire  
D'un secret important au bien de cet Empire.

DIDON.

Quoi ! dans le moment même où mon cœur désolé  
Cherche à vaincre l'ennui dont il est accablé :  
Quand je sens augmenter la douleur qui me presse ,  
Faut-il qu'à mes regards un Etranger paroisse ?  
Il lira dans mes yeux mon triste désespoir ,  
Et peut-être mes pleurs . . . N'importe il faut le voir.  
Que vous êtes cruels, soins attachez au Trône ,  
Et que vous vendez cher le pouvoir qu'il nous donne !  
Sous la pourpre & le dais nous bravons l'Univers.  
Je vais parler en Reine , & mon cœur est aux fers.  
Appellez ce Numide ; & vous qu'on se retire.  
Que vient-il m'annoncer ? Que pourrai-je lui dire ?



## SCÈNE V.

DIDON, IARBE.

IARBE.

**I** Arbe aux Phrygiens est donc sacrifié,  
Madame, votre Hymen est enfin publié :  
C'est peu que d'un refus l'ineffaçable outrage  
D'un Monarque puissant irrite le courage ;  
Un Guerrier qui jamais ne l'auroit espéré,  
A l'amour d'un grand Roi se verra préféré.  
Du moins si votre cœur sans desirs & sans crainte  
Pour toujours de l'Hymen avoit fui la contrainte ;  
Mais de ce double affront l'éclat injurieux  
N'armera pas en vain un Prince furieux.  
Achevez sans rougir ce fatal Hymenée,  
Bravez toute l'Afrique, & couronnez Enée :  
Il sera votre Epoux, il défendra vos droits ;  
Et bientôt défiant le courroux de nos Rois,  
Suivi de ses Troyens . . . .

DIDON.

Je m'abuse peut-être ;  
Vous pouvez cependant rejoindre votre Maître,  
C'est à lui de choisir ou la guerre ou la paix ;  
J'aime, j'épouse Enée, & mes soldats sont prêts.



IARBE.

Oùï, Madame, il choisit, & vous verrez sans doute,  
Eclater des fureurs que pour vous je redoute.  
Vous épousez Enée, & votre bouche, ô Ciel !  
Me fait avec plaisir un aveu si cruel !  
Ne tardons plus, suivons le courroux qui m'entraîne.

DIDON.

Oubliez-vous qu'ici vous parlez à la Reine ?

IARBE.

A ma témérité reconnoissez un Roi.

DIDON.

Quoi ! se peut-il qu'Iarbe....

IARBE.

Oùï, cruelle, c'est moi.

Dès mes plus jeunes ans par le Destin contraire  
Conduit dans les climats où regne votre frere,  
Je vous vis, vos malheurs firent taire mes feux.  
Un autre parleroit des tourmens rigoureux  
Qui remplirent depuis une vie odieuse,  
Qui ne sçauroit sans vous être jamais heureuse.  
Je ne viens point ici de moi-même enyvré  
Vous faire de ma flâme un aveu préparé,  
Peu fait à l'art d'aimer, j'ignore ce langage  
Que pour surprendre un cœur l'amour met en usage :



Je laisse à mes rivaux les soupirs, les langueurs,  
Du luxe Asiatique hommages séducteurs,  
Vains & lâches transports dont la vertu murmure;  
Qu'enfante la mollesse & que suit le parjure.  
Je vous offre ma main, mon Trône, mes soldats,  
Dites un mot, Madame, & je vole aux combats;  
Je dompterai, s'il faut, l'Afrique & votre frere.  
Mais malheur au rival dont l'ardeur téméraire  
Osera disputer à mon amour jaloux  
Le bonheur de vous plaire & de vaincre pour vous.

DIDON.

Seigneur, de votre amour justement étonnée,  
A de nouveaux revers je me vois condamnée;  
Car enfin, quel que soit le transport de vos feux,  
Mon cœur n'est plus à moi pour écouter vos vœux.  
Mais quoi! Je connois trop cette vertu sévère  
Dont votre auguste front porte le caractère.  
Un Héros tel que vous, fameux par ses exploits,  
Dont l'Afrique redoute & respecte les loix,  
Maître de tant d'Etats, doit l'être de son ame:  
Voudroit-il, n'écoutant que sa jalouse flâme,  
D'un Amant ordinaire imiter les fureurs?  
Non, ce n'est pas aux Rois d'être tyrans des cœurs,  
Montrez-vous fils du Dieu que l'Olympe révere,  
J'admire vos exploits, votre amitié m'est chere,  
C'est à vous de sçavoir si je puis l'obtenir;  
Ou si de mes refus vous voulez me punir,



Si dans les mouvemens du feu qui vous anime  
 Vous voulez seconder le Destin qui m'opprime,  
 Hâtez-vous, signalez votre jaloux transport;  
 Accablez une Reine en butte aux coups du sort,  
 Qui prête à voir sur elle éclater le tonnerre,  
 Peut succomber enfin sous une injuste guerre;  
 Mais que le sort cruel n'abaissera jamais  
 A contraindre son cœur pour acheter la paix.

*Elle sort.*

IARBE.

Dieux! Quel trouble est le mien! Le feu qui me  
 dévore  
 Malgré ses fiers dédains peut-il durer encore?  
 Où courez-vous, Zama?

## SCENE VI.

IARBE, ZAMA,

ZAMA.

Seigneur, songez à vous,  
 On soupçonne qu'Iarbe est caché parmi nous:  
 Un bruit sourd & confus....

IARBE.

Il n'est plus tems de feindre,  
 Iarbe est decouvert, mais tu n'as rien à craindre.

ZAMA.

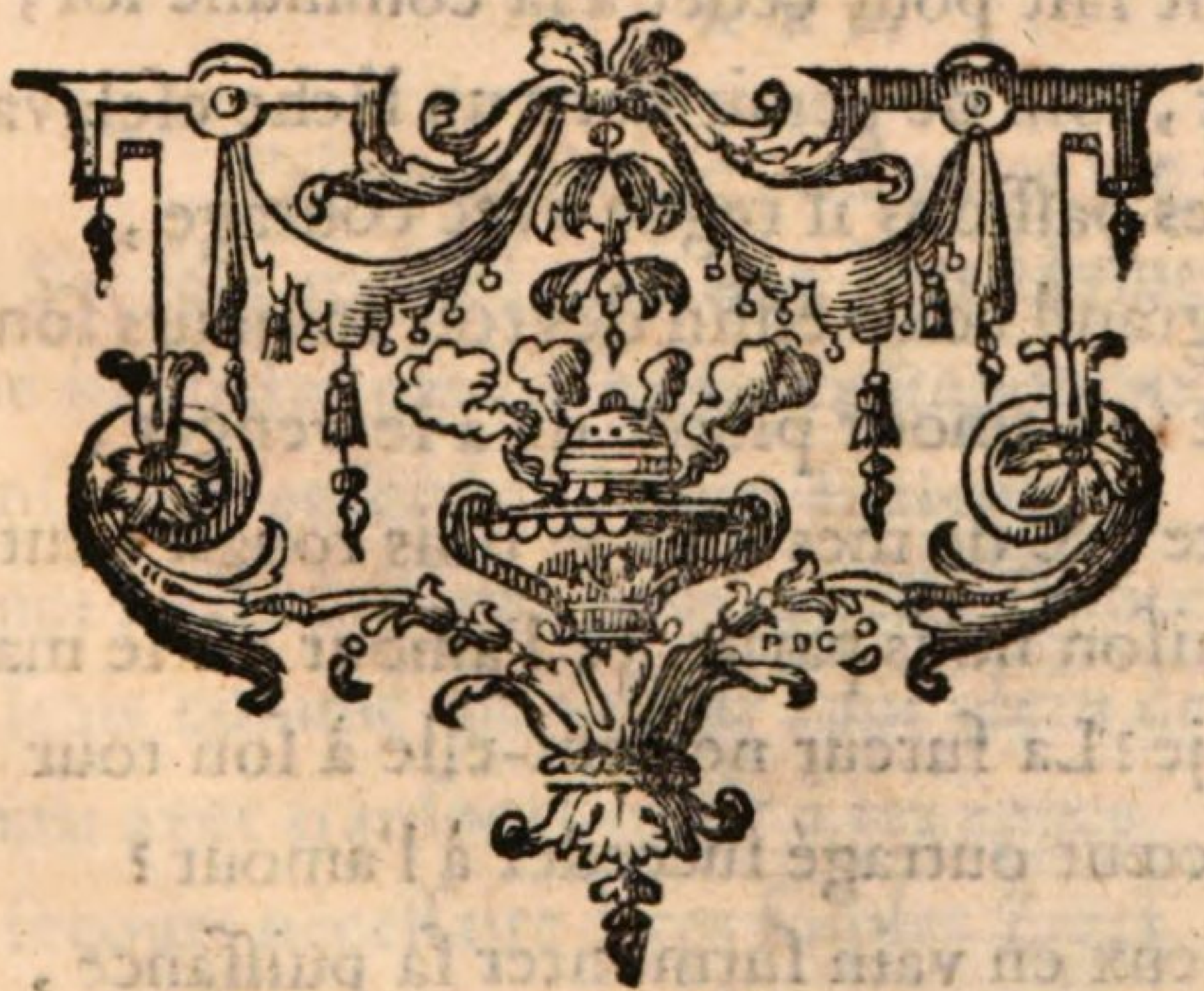


Z A M A.

Eh quoi ! Lorsqu'on s'attend à voir de toutes parts  
 Vos soldats furieux assiéger ces remparts,  
 Croyez-vous qu'un rival l'objet de votre haine....

I A R B E.

Malheureux , où m'emporte une tendresse vaine !  
 La rage & le dépit me font verser des pleurs.  
 N'ai-je pû déguiser mes jalouses fureurs ?  
 Et toi qui dois rougir du feu qui me surmonte,  
 Toi qui devrois venger ma douleur & ma honte,  
 Maître de l'Univers, les dédains, les mépris,  
 Si je suis né de toi, sont-ils faits pour ton fils ?

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.

## SCENE I.

IARBE, MADHERBAL.

IARBE.

**N** On , tu combats en vain l'amour qui me possède,  
Une prompte vengeance en est le seul remede ;  
J'estime tes conseils , j'admire ta vertu ,  
Sous le joug malgré moi je me sens abattu ,  
Je vois ce que mon rang me prescrit & m'ordonne ,  
Un excès de foiblesse est indigne du Trône :  
Je sçais qu'un Souverain , qu'un guerrier tel que moi  
N'est point fait pour ceder à la commune loi ;  
Qu'il faut , loin de gémir dans un lâche esclavage,  
Que sur ses passions il regne avec courage ,  
Et qu'un grand cœur enfin devoit toujours songer  
A vaincre son amour plutôt qu'à le venger ,  
Sans doute , & de mes feux je dois rougir peut-être :  
Mais la raison nous parle , & l'amour est le maître.  
Que sçai-je ? La fureur ne peut-elle à son tour  
Dans un cœur outragé succeder à l'amour ?  
Ou si je veux en vain surmonter sa puissance ,  
Du moins l'heureux succès d'une juste vengeance  
Adoucira les soins qui troublent mon repos ;



Et c'est toujours un bien que de venger ses maux.

MADHERBAL.

Je vous plains d'autant plus que votre cœur lui-même,  
Seigneur, paroît gémir de sa foiblesse extrême.  
Ah ! Si votre ame en vain tâche de se guérir,  
Si vos propres malheurs ne servent qu'à l'aigrir,  
Brisez avec fierté de rigoureuses chaînes ;  
Mais n'intéressez point votre gloire à vos peines :  
Les refus de la Reine offensent votre honneur !  
Ils arment vos Sujets ! Non, je ne puis, Seigneur ;  
Dans de pareils transports vous flatter ni vous croire.  
Qu'a de commun enfin l'amour avec la gloire ?  
Et le refus d'un cœur est-il donc un affront  
Qui doive d'un Héros faire rougir le front ?  
Songez . . .

IARBE.

J'aime la Reine, un autre me l'enleve !  
Ah ! S'il faut malgré moi que leur Hymen s'acheve,  
Je ne souffrirai pas qu'heureux impunément  
Ils insultent ensemble à mon égarement.  
A quoi me réduis-tu, trop cruelle Princesse !  
Tu sçais comme mon cœur tout plein de sa tendresse  
Venoit avec transport offrir à tes appas  
Un secours nécessaire à tes foibles Etats.  
J'ai voulu contre tous défendre ton Empire,  
Et tu veux me forcer, ingrata, à le détruire.

E. ij



Hé bien suivez , Seigneur , ce courroux éclatant ,  
 Et d'un combat affreux précipitez l'instant.  
 Baignez-vous dans le sang , frappez votre victime  
 En Amant furieux plus qu'en Roi magnanime ;  
 C'est aux Dieux maintenant d'être notre soutien :  
 Je vois , sans en frémir , son danger & le mien ,  
 Avec la même ardeur , avec le même zèle  
 Que j'ai parlé pour vous , je périrai pour elle ,  
 Et l'Univers peut être instruit de ses douleurs ,  
 Détestera vos feux , & plaindra ses malheurs.

## I A R B E.

Hé que m'importe à moi ce frivole murmure ,  
 Pourvu que ma vengeance efface mon injure ?  
 Non , non , d'une Maîtresse adorer les rigueurs ,  
 Ménager son caprice & respecter ses pleurs ,  
 C'est le frivole excès d'une pitié timide ,  
 Et qui n'entra jamais dans le cœur d'un Numide.  
 J'exciterai , dis-tu , l'horreur de l'Univers ,  
 Et crois-tu que le Dieu qui tonne dans les airs ,  
 Souffre sans éclater qu'une femme étrangère ,  
 Au sang de Jupiter indignement préfère  
 Un transfuge échappé des bords du Simois ,  
 Qui n'a scû ni mourir ni sauver son païs ,  
 Et qui n'apporte ici du fond de la Phrygie ,  
 Que les crimes de Troye & les mœurs de l'Asie ?



J'en atteste le Dieu dont j'ai reçu le jour ,  
 Ces superbes remparts témoins de mon amour ,  
 Ces lieux , où dévoré d'une flâme trop vaine  
 J'ai moi-même essuyé les refus de ta Reine ,  
 Ne me reverront plus que la flâme à la main  
 Jusques dans son Palais me frayer un chemin ;  
 J'assemblerai , s'il faut , toute l'Ethiopie ,  
 Dans ces deserts brûlans j'armerai la Nubie ,  
 Des Peuples inconnus suivront mes Etendarts ,  
 Un déluge de feu couvrira vos remparts ;  
 Et si ce n'est assez pour les réduire en poudre ,  
 Mes cris iront aux Cieux , & j'ai pour moi la foudre.

MADHERBAL.

Juste Ciel qui m'entens , écarte ces horreurs.  
 Elise vient. Sçait-elle encor tous nos malheurs ?

SCENE II.

ELISE, MADHERBAL,

MADHERBAL.

**E**Nfin voici le jour marqué par nos allarmes ,  
 Madame , c'en est fait , l'arbe court aux armes ;  
 Témoin de la fureur qui dévore ses sens ,  
 Je viens de recevoir ses adieux menaçans ;  
 Le bruit dans nos remparts va bien-tôt s'en répandre.



ELISE.

A de pareils transports la Reine a dû s'attendre :  
Je courois sur vos pas la chercher en ces lieux ;  
Je la vois ; la douleur est peinte dans ses yeux.

---

## SCENE III.

DIDON, ELISE, MADHERBAL.

DIDON.

**A** H ! Venez rassurer une Amante troublée :  
Des guerriers Phrygiens l'élite est assemblée ,  
Leurs Prêtres ont déjà fait dresser des Autels ,  
Ils entraînent Enée aux pieds des Immortels ;  
Elise , autour de lui je ne vois que des traîtres.

---

ELISE.

Eh quoi ! Soupçonnez-vous la vertu de leurs Prêtres ?  
Qui sçait si par leurs soins les volontés du sort  
Avec tous vos projets ne feront pas d'accord ?  
Que craignez-vous ?

DIDON.

Je crains ce que leur bouche annonce ,  
Jamais la vérité ne dicta leur réponse.  
Je ne sçai ; mais mon cœur est pénétré d'effroi ,  
Et ce moment peut-être est funeste pour moi.



MADHERBAL.

Permettez , au milieu de vos tristes allarmes ,  
 Qu'un zélé serviteur interrompe vos larmes.  
 Vous devez votre esprit , Madame , à d'autres soins ,  
 L'amour a ses momens , l'état a ses besoins.  
 D'un Africain jaloux vous concevez la rage ,  
 C'est à nous de songer à prévenir l'orage.  
 Je n'examine plus si l'Hymen d'un grand Roi ,  
 Si cent Peuples soumis à votre auguste Loi ,  
 Vos Sujets glorieux étendant leur puissance  
 Jusqu'aux bords où le Nil semble prendre naissance ,  
 Si l'avantage enfin de donner à vos Fils  
 Jupiter pour ayeul , & les Dieux pour amis ,  
 D'un éclat si flatteur devoient remplir votre ame ,  
 Ou du moins quelque tems balancer votre flâme.  
 Avant que votre cœur pour la dernière fois  
 Aux yeux même d'larbe eût déclaré son choix ,  
 J'ai crû devoir vous dire en Ministre fidèle  
 Tout ce que m'inspiroit votre gloire & mon zèle ;  
 Et ce n'est qu'à ce prix qu'un Sujet plein d'honneur  
 Doit jamais de son Maître accepter la faveur.  
 Mais si sa volonté ne peut être changée ,  
 N'importe en quels projets son ame est engagée ,  
 Résister trop long-tems , ce seroit le trahir ;  
 C'est aux Dieux de juger , aux Sujets d'obéir.  
 Ainsi ne pensons plus qu'à la prompte défense  
 Qui peut de l'Ennemi confondre l'espérance.



Bien-tôt sur ces remparts tous nos Chefs rassemblés  
 Calmeront par mes soins nos Citoyens troublés.  
 En vain contre Didon l'Afrique est conjurée :  
 Du Peuple & du soldat ma Reine est adorée.  
 Tout Peuple est redoutable , & tout soldat heureux ,  
 Quand il aime ses Rois en combattant pour eux.

## E L I S E .

Oùi , je ne doute point qu'au gré de votre envie  
 Les Tyriens pour vous ne prodiguent leur vie ;  
 Mais quoi , vous oubliez qu'un téméraire amour  
 Ose vous menacer jusques dans votre Cour !  
 Je ne le cache point : instruit de cette injure ,  
 Autour de ce Palais votre Peuple murmure ,  
 Il demande vengeance & se plaint hautement  
 Qu'Iarbe dans ces murs vous brave impunément ;  
 Et si l'on en croyoit les discours de Carthage ,  
 Par votre ordre en ces lieux retenu pour otage . . .

## D I D O N .

Le retenir ici ! Qu'ose-t'on proposer ?  
 De son funeste amour est-ce à moi d'abuser ?  
 Je sçais que des flatteurs les coupables maximes  
 Du nom de politique honorent de tels crimes.  
 Je sçais que trop séduits par de vaines raisons  
 Mille fois mes pareils dans leurs lâches soupçons  
 Ont violé le droit des Palais & des Temples ;  
 La Cour de plus d'un Prince en offre des exemples ;  
 Mais



Mais un traître jamais ne doit être imité.  
 Moi , qu'oubliant les Loix de l'hospitalité ,  
 D'un Roi , dans mon Palais , j'outrage la personne !  
 Est-ce aux Rois d'avilir l'éclat de la Couronne ,  
 Nous qui devons donner au reste des humains  
 L'exemple du respect qu'on doit aux Souverains ?  
 Oiii, malgré les malheurs où son courroux nous jette,  
 Allez , & que ma garde assure sa retraite :  
 Que ce Prince , à l'abri de toute trahison ,  
 Accable , s'il le peut , mais respecte Didon.  
 J'aime mieux , au péril d'une guerre barbare ,  
 Que l'Univers témoin du sort qu'on me prépare  
 Condamne un vain excès de générosité ,  
 Que s'il me reprochoit la moindre lâcheté.

---

SCÈNE IV.

DIDON, ELISE.

DIDON.

**A** H ! c'est trop retenir ma douleur & mes larmes.  
 Mon Amant peut lui seul dissiper mes allarmes,  
 Qu'il tarde à revenir ! Et vous Peuples ingrats ,  
 Loin de mes yeux encor retiendrez-vous ses pas ?

ELISE.

Il vient.

E



DIDON.

A son aspect ma crainte se redouble ,  
Tout est perdu pour moi , je le sens à mon trouble.

---

## S C E N E V.

ENE'E, DIDON, ELISE.

ENE'E.

**D**ieux ! je ne croyois pas la rencontrer ici.

DIDON.

Approchons. Mon Destin va donc être éclairci,  
Vous me fuyez , Seigneur !

---

ENE'E.

Malheureuse Princesse !

Je ne méritois pas toute votre tendresse.

DIDON.

Non , je vous aimerai jusqu'au dernier soupir.  
Mais que dois-je penser ? Je vous entens gémir.  
Vous détournez de moi votre vûë égarée . . . .  
Ah ! de trop de soupçons mon ame est dévorée.  
Seigneur !

ENE'E.

Au désespoir je suis abandonné.  
Vous voyez des mortels le plus infortuné :



Mon cœur frémit encor de ce qu'il vient d'apprendre,  
 Dans le Camp des Troyens le Ciel s'est fait entendre,  
 Il s'explique, Madame, & me réduit au choix  
 D'être ingrat envers vous, ou d'enfreindre ses Loix.  
 Une voix formidable aux mortels inconnue,  
 A murmuré long-tems dans le sein de la nuë.  
 Le jour en a pâli, la terre en a tremblé,  
 L'Autel s'est entr'ouvert, & le Prêtre a parlé.  
 » Etouffe, m'a-t'il dit, une tendresse vaine,  
 » Il ne t'est pas permis de disposer de toi :  
 » Fui des murs de Carthage, abandonne la Reine,  
 » Le Destin pour une autre a réservé ta foi.  
 Tout le Peuple aussi-tôt pousse des cris de joye.  
 Jugez du désespoir où mon ame se noye :  
 J'ai voulu vainement combattre leurs projets,  
 On m'oppose du Ciel les absolus decrets,  
 Les champs Ausoniens promis à notre audace,  
 Et l'Univers soumis aux Héros de ma Race ;  
 Dans un repos obscur Enée enseveli,  
 Ses exploits oubliés, son honneur avili,  
 Des Troyens fugitifs la fortune incertaine,  
 De vos propres Sujets le mépris & la haine :  
 Que vous dirai-je enfin ? Accablé de douleur,  
 Déchiré par l'amour, entraîné par l'honneur...

DIDON.

Qu'avez-vous résolu ?



E N E' E.

Plaignez plutôt mon ame :  
Tout parloit contre vous, tout condamnoit ma flâme,  
Ma gloire , mes Sujets , nos Prêtres & mon fils . . .

D I D O N.

N'achevez pas , cruel , vous avez tout promis.  
Où suis-je ! N'est-ce point un songe qui m'abuse !  
Est-ce vous que j'entens ? Interdite , confuse ,  
Je sens ma foible voix dans ma bouche expirer ,  
Est-il bien vrai ? Ce jour va donc nous séparer !  
Qui me consolera de mes douleurs profondes !  
Mon cœur, mon triste cœur vous suivra sur les Ondes,  
Et d'une vaine gloire occupé tout entier  
Au fond de l'Univers vous irez m'oublier.  
M'oublier ! Ah , cruel , de quelle affreuse idée  
Mon ame en vous perdant se verra possédée !  
J'ai tout sacrifié , j'ai tout trahi pour vous.  
Je romps la foi jurée à mon premier Epoux ;  
Des Rois les plus puissans je dédaigne l'hommage ;  
J'expose pour vous seul le salut de Carthage ,  
Je le fais avec joye , & le Ciel m'est témoin  
Que mon amour voudroit aller encor plus loin.  
Hélas ! De notre Hymen la pompe est ordonnée ;  
Je voloïs dans tes bras , cher & barbare Enée ;  
Mais que dis-je ? Ton sort ne dépend plus de toi ,  
Je t'ai livré mon cœur , tu m'as donné ta foi ;



Les sermens font l'Hymen , & je suis ton Epouse ,  
Oüi , je la suis , Enée.

E N É E.

O fortune jalouse !  
Pouvois-tu m'accabler par de plus rudes coups ?  
Ah ! je suis mille fois plus à plaindre que vous.  
Vous regnez en ces lieux, ce Trône est votre ouvrage,  
Le Ciel n'a point proscrit les remparts de Carthage ,  
Il les voit s'élever , & ne vous force pas  
D'aller de mers en mers chercher d'autres Etats.  
Le soin de gouverner un peuple qui vous aime ,  
L'éclat & les attraits de la grandeur suprême ,  
Effaceront bien - tôt une triste amitié ,  
Que nourrissoit pour moi votre seule pitié ,  
Et moi jusqu'au tombeau j'aimerai ma Princesse.  
Mon cœur vers ces climats revolera sans cesse ;  
Climats trop fortunés , où l'on vit sous vos loix.  
Helas ! Si de mon sort j'avois ici le choix ,  
Bornant à vous aimer le bonheur de ma vie ,  
Je tiendrois de vos mains un Sceptre , une Patrie ;  
Les Dieux m'ont envié le seul de leurs bienfaits  
Qui pouvoit réparer tous les maux qu'ils m'ont faits.  
Adieu , vivez heureuse , & réglez dans l'Afrique.

D I D O N.

Ainsi vous remplirez ce decret tyrannique ,  
Cet Oracle fatal si souvent démenti.

\* F iij



Mon espoir , mes projets , tout est anéanti :  
Ni l'état déplorable où l'amour m'a réduite ,  
Ni la mort qui m'attend , n'arrêtent votre fuite.  
Vous rompez sans gémir les liens les plus doux ;  
Mais pour votre départ quel tems choisissiez-vous ?  
Nul vaisseau n'ose encor reparoître sur l'onde.  
Voyez ce Ciel obscur , & cette mer qui gronde.  
Ah ! Prince , quand ces murs défendus par Hector ,  
Quand ce même Ilion subsisteroit encor ,  
Dans les tombeaux de l'onde iriez - vous chercher  
Troyes ?

Attendez que des mers le Ciel ouvre la voye ,  
Et puisqu'il faut enfin vous perdre pour toujours ,  
Que je vous perde au moins sans craindre pour vos  
jours.

## E N E' E.

A vos désirs , aux miens le Ciel est inflexible ;  
Hélas ! si vous m'aimez montrez-vous moins sensible.  
Obéissez en Reine aux volontés du Sort ;  
Rien ne peut des Troyens modérer le transport.  
Effrayés par l'Oracle , & pleins d'un nouveau zèle ,  
Ils volent dès ce jour où le Ciel les appelle ;  
Moi-même vainement je voudrois arrêter  
Des Sujets contre moi prompts à se révolter.  
Je les verrois bientôt . . . Mais quel sombre nuage,  
Madame , en ce moment trouble votre visage !  
Vous ne m'écoutez plus , vous détournez les yeux.



DIDON.

Non, tu n'es point le sang des Héros ni des Dieux;  
Au milieu des Rochers tu reçus la naissance.  
Un Monstre des forêts éleva ton enfance,  
Et tu n'as rien d'humain que l'art trop dangereux  
De séduire une femme & de trahir ses feux.  
Dis-moi, qui t'appelloit aux bords de la Libye?  
T'ai-je arraché moi-même au sein de ta Patrie?  
Te fais-je abandonner un Empire assuré,  
Toi qui dans l'Univers proscrit, désespéré,  
Environné partout d'ennemis & d'obstacles,  
Serois encor sans moi le joüet des Oracles!  
Les Immortels jaloux du soin de ta grandeur,  
Menacent tes refus de leur courroux vengeur.  
Ah! ces présages vains n'ont rien qui m'épouvante;  
Il faut d'autres raisons pour convaincre une Amante.  
Tranquilles dans les Cieux, contens de nos Autels,  
Les Dieux s'occupent-ils des amours des Mortels?  
Notre cœur est un bien que leur bonté nous laisse,  
Ou si jusques à nous leur Majesté s'abaisse,  
Ce n'est que pour punir des traîtres comme toi,  
Qui d'une foible Amante ont abusé la foi.  
Crains d'attester encor leur puissance suprême.  
Leur foudre ne doit plus gronder que sur toi-même;  
Mais tu ne connois point leur austère équité;  
Tes Dieux sont le parjure & l'infidélité.



E N E' E.

Hélas ! Que vos transports ajoutent à ma peine !  
 Moi-même je succombe , & mon ame incertaine  
 Ne ſçauroit ſoutenir l'état où je vous vois.

Didon !

D I D O N .

Adieu , cruel , pour la dernière fois.  
 Va , cours , vole au milieu des vents & des orages ,  
 Préfère à mon Palais les lieux les plus ſauvages ,  
 Cherche au prix de tes jours ces dangereux climats  
 Où tu ne dois regner qu'après mille combats :  
 Hélas ! Mon cœur charmé t'offroit dans ces aziles  
 Un Trône auſſi brillant & des biens plus tranquilles.  
 Cependant tes refus ne peuvent me guérir ;  
 Mes pleurs & mes regrets qui n'ont pû t'attendrir ,  
 Loin d'éteindre mes feux les redoublent encore ;  
 Je devrois te haïr , ingrat , & je t'adore.  
 Oiii tu peux ſans amour t'éloigner de ces bords ,  
 Mais ne crois pas du moins me quitter ſans remords ,  
 Ton cœur fût-il encor mille fois plus barbare ,  
 Tu donneras des pleurs au jour qui nous ſépare ,  
 Et du haut de ces murs , témoins de mon trépas ,  
 Les feux de mon bucher vont éclairer tes pas.

E N E' E.

Ah ! Madame , arrêtez.

D I D O N .

Ah ! Laiſſe-moi , perfide.

E N E' E.



E N E' E.

Où courez-vous ? Souffrez que la raison vous guide.

D I D O N.

Va , je n'attens de toi ni pitié ni secours ,

Tu veux m'abandonner , que t'importent mes jours ?

E N E' E.

Hé bien , malgré les Dieux vous ferez obéïe.

Elle fuit. Arrêtez. Prenons soin de sa vie.

S C E N E VI.

E N E' E, A C H A T E.

A C H A T E.

**S** Eigneur , les Phrygiens n'attendent que leur Roi.  
Partons , le Ciel l'ordonne.

E N E' E.

Achate , laisse-moi ,  
Le Ciel n'ordonne pas que je sois un barbare.

*Il sort.*

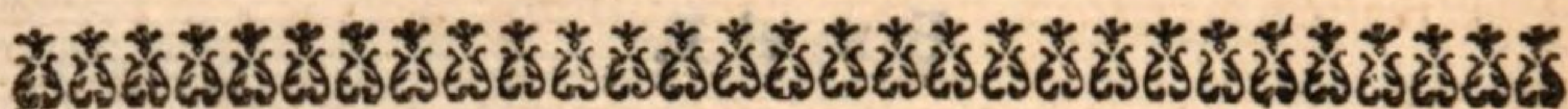
A C H A T E.

Que vois-je ! Quel transport de son ame s'empare !  
Courons , sçachons les soins dont il est combattu :  
Dieux ! Faut-il que l'amour surmonte la vertu !

*Fin du troisième Acte.*

G





## ACTE IV.

## SCENE I.

ACHATE, MADHERBAL,

MADHERBAL.

**O** U courez-vous Achate ?

---

ACHATE.

Où mon devoir m'entraîne  
Vous enlever mon Prince , & sauver votre Reine.

MADHERBAL.

Quel est donc ce discours ? Expliquez-vous.

ACHATE.

Craignez  
Un Peuple , des soldats justement indignés.  
La voix d'un Dieu vengeur a tonné sur leurs têtes ;  
D'un Hymen qu'il condamne interrompez les Fêtes ;  
Le Ciel arrache Enée aux transports de Didon ,  
Et les débris de Troyes aux enfans de Sidon.  
Obéissez aux Dieux , & rendez-nous Enée.

MADHERBAL.

Ah ! puisse-t'il bientôt remplir sa destinée ;  
Puisse-t'il , consolé de ses premiers malheurs ,  
Du Ciel qui le protege épuiser les faveurs ;



Enchaîner à jamais la Fortune volage ,  
Et regner glorieux ailleurs que dans Carthage.

A C H A T E.

Est-ce vous que j'entens , Madherbal !

M A D H E R B A L.

Oùi , c'est moi ,  
Qui gémis sur ma Reine & qui plains votre Roi.  
Le Sort ne les fit point pour être heureux ensemble ,  
Je déplore avec vous le nœud qui les assemble ;  
Nœud funeste & cruel , que l'Amour en courroux  
A formé pour les perdre & nous détruire tous.  
Enée est un Héros que l'Univers admire ;  
Mais d'une jeune Reine il renverse l'Empire.  
La gloire , la pitié , tout presse son départ ;  
S'il diffère d'un jour , il partira trop tard.

A C H A T E.

Je ne puis vous cacher ma joye & ma surprise.  
Ministre vertueux , pardonnez la franchise  
D'un soldat qui jugeoit de vous par vos pareils.  
Favori de la Reine , ame de ses Conseils ,  
Et par elle sans doute instruit de sa tendresse ;  
J'ai crû que vous serviez ou flattiez sa foiblesse.  
L'absolu Ministère est remis dans vos mains ;  
J'ai vû tous les apprêts d'un Hymen que je crains.  
Et pouvois-je . . . .



Et voilà le Destin des Ministres !

Victimes de discours , de jugemens sinistres ;  
 Coupables , si l'on croit le Peuple & le soldat ,  
 Des foiblesses du Prince , & des maux de l'Etat ;  
 Emplois trop enviés que la foudre environne !  
 Heureux qui voit de loin l'éclat de la Couronne !  
 Heureux qui pour son Roi plein de zèle & d'amour,  
 Le sert dans les combats , & jamais à la Cour.  
 Nous sommes menacés d'une attaque prochaine ;  
 Je venois de mes soins rendre compte à la Reine ,  
 Je n'ai pû pénétrer au fond de son Palais ;  
 Cependant nos soldats , nos Citoyens sont prêts ;  
 Daignent les justes Dieux soutenir sa querelle  
 Contre tant d'ennemis que pourroit notre zèle !  
 La porte s'ouvre , on vient : c'est votre Roi qui sort.  
 J'ai rempli mon devoir , & n'attens que la mort.

## SCENE II.

ENE'E, ELISE, ACHATE.

ENE'E.

**E**lise , que la Reine étouffe ses allarmes ,  
 Enée à ses beaux yeux a coûté trop de larmes.  
 Je cours aux Phrygiens déclarer mes projets ,  
 D'un départ trop fatal détruire les apprêts,



Et bien-tôt ramené par l'amour le plus tendre ,  
J'irai plein de transports la revoir & l'entendre :  
D'un Hymen désiré presser les doux liens ,  
Et porter à ses pieds l'hommage des Troyens.

---

SCÈNE III.

E N E' E , A C H A T E .

A C H A T E .

**D**ieux ! le permettrez-vous ? Seigneur, votre présence

Me rend tout-à-la fois la vie & l'espérance.  
Vos vaisseaux réparés couvrent déjà les mers ,  
Les cris des matelots font retentir les airs ,  
Un jour plus pur nous luit , & le vent nous seconde ,  
Hâtons-nous ; vos soldats prêts à voler sur l'onde ,  
De leur Chef en secret accusent la lenteur.

E N E' E .

J'ai vû la Reine , Achate , & l'amour est vainqueur.

A C H A T E .

Que dites-vous ? l'amour ! Ah ! je ne puis vous croire !  
Non , l'amour n'est point fait pour étouffer la gloire.  
Elle parle , elle ordonne , il lui faut obéir ;  
Ce n'est pas vous , Seigneur , qui devez la trahir.

E N E' E .

Je n'ai que trop prévû ta plainte & tes reproches ;



Ton Maître en ce moment redoutoit tes approches ;  
Mais que veux-tu ? L'amour fait taire mes remords ,  
Et dans mon cœur trop foible il brave tes efforts ;  
Cependant , tu le sçais , & le Ciel qui m'écoute  
M'a vû sur ses décrets ne plus former de doute ,  
Renoncer à Didon , lui venir déclarer  
Qu'enfin ce triste jour nous alloit séparer ;  
A ses premiers transports demeurer inflexible ,  
Et paroître barbare autant qu'elle est sensible.  
Je contenois mes feux prêts à se soulever ,  
Le dessein étoit pris , je n'ai pû l'achever ,  
Et je ne puis encor , tout plein de ce que j'aime ,  
Rappeller ce projet fans m'accuser moi-même.  
Je courois vers Didon , quand tes empressements  
Commençoient d'attester la foi de mes sermens ;  
Que m'importoit alors une vaine promesse ?  
Je tremblois pour les jours de ma chere Princesse.  
Quel spectacle , grands Dieux ! quelle horreur ! quel  
effroi !

Tout regrettoit la Reine & n'accusoit que moi.  
Je ne puis fans frémir en retracer l'image.  
Son ame de ses sens avoit perdu l'usage ,  
Son front pâle & défait , ses yeux à peine ouverts  
Des ombres de la mort sembloient être couverts ;  
Cependant sa douleur & ses vives allarmes  
Donnoient de nouveaux traits à l'éclat de ses charmes,  
Et jusques dans ses yeux mourans , noyés de pleurs ,



Je lisois son amour, mon crime, & ses malheurs.  
 Mais bien-tôt ses transports succédant au silence,  
 Je n'ai pû de mes feux vaincre la violence.  
 Je n'en sçaurois rougir, & tout autre que moi  
 D'un si cher ascendant auroit subi la loi.  
 Lorsqu'une Amante en pleurs descend à la priere;  
 C'est alors qu'elle exerce une puissance entiere,  
 Et l'amour qui gémit est plus impérieux  
 Que la gloire, le fort, le devoir & les Dieux.

A C H A T E.

Qu'entens-je ! est-il bien vrai ? Quelle foiblesse ex-  
 trême !

Quoi l'amour .... Non, Seigneur, vous n'êtes plus  
 vous-même.

Que diront les Troyens ? Que dira l'Univers ?  
 On attend vos exploits, & vous portez des fers.

E N E' E.

Eh quoi ? Prétendrois-tu que mon ame timide  
 N'eût dans ses actions qu'un vain Peuple pour guide ?  
 Crois-moi, tant de Héros si souvent condamnés  
 D'un œil bien différent seroient examinés,  
 Si chacun des mortels connoissoit par lui-même  
 Le pénible embarras qui suit le Diadème ;  
 Ce combat éternel de nos propres désirs ;  
 Et le joug de la gloire & l'amour des plaisirs :  
 Ces goûts, ces sentimens unis pour nous séduite,



Dont il faut triompher, & qu'on ne peut détruire.  
 Dans l'esprit du vulgaire un moment dangereux  
 Suffit pour décider d'un Prince malheureux :  
 Témoin de nos revers, sans partager nos peines ;  
 Tranquille spectateur des alarmes soudaines  
 Que le sort envieux mêle avec nos exploits,  
 Le dernier des humains prétend juger les Rois ;  
 Et tu veux que soumis à de pareils caprices  
 Je doive au préjugé mes vertus, ou mes vices !

A C H A T E.

Eh bien, laissez le Peuple injuste & plein d'erreurs  
 Remplir tout l'Univers d'insolentes rumeurs.  
 Serez-vous moins soigneux de votre renommée ?  
 Et votre ame aujourd'hui de ses feux consumée,  
 Veut-elle sans retour languir dans ses liens ?

E N E' E.

Eh n'ai-je pas fini les malheurs des Troyens ?  
 De la main de Didon je tiens une Couronne,  
 Je possède son cœur, je partage son Trône ;  
 Quelle gloire pour moi peut avoir plus d'appas ?

A C H A T E.

La gloire n'est jamais où la vertu n'est pas.  
 Fidèle adorateur des Dieux de nos ancêtres,  
 Osez-vous résister à la voix de nos Maîtres ?  
 Oubliez-vous, Seigneur, leurs ordres absolus,

Et



Et des mânes d'Hector ne vous souvient-il plus ?  
C'est par vous que j'ai scû qu'en cette nuit terrible  
Qui vit de nos remparts l'embrasement horrible,  
Vous trouvâtes son ombre au pied de nos Autels.

» Fuyez , vous cria-t'il , enfant des immortels ,  
» Recueillez les débris de ma triste patrie ,  
» Et ces Dieux protecteurs , qu'Ilion vous confie ,  
» Vesta , le feu sacré sont remis dans vos mains  
» Comme un gage éternel du respect des humains :  
» Qu'ils suivent sur les mers la fortune d'Enée.

» Cherchez l'heureuse terre aux Troyens destinée ;  
» Partez , d'un nouveau Trône auguste fondateur.

Ainsi parloit Hector , ainsi parloit l'honneur.

L'honneur, Hector, le Ciel, rien n'ébranle votre ame.

Aimez donc ; devenez l'esclave d'une femme ;

Mais il vous reste un fils , ce fils n'est plus à vous ;

Il appartient aux Dieux de sa grandeur jaloux.

Par ma bouche aujourd'hui vos peuples le de-  
mandent :

Promis à l'Univers , les Nations l'attendent.

Confiez à nos soins ce dépôt précieux ,

Pour nous sacré garant de la faveur des Cieux ,

Nous irons pleins de zele accomplir les miracles ,

Qu'à ses premiers exploits annoncent les Oracles.

Vous le sçavez , Seigneur , vous qui dans les combats

De ce fils jeune encor deviez guider les pas.

Ses neveux fonderont une Cité guerriere ,

H



Qui changera le sort de la Nature entière,  
Qui lancera la foudre, ou donnera des loix,  
Et dont les Citoyens commanderont aux Rois.  
Déjà dans ses decrets le Maître du tonnerre  
Livre à ce peuple Roi l'Empire de la terre.  
Laissez à votre fils commencer un Destin  
Dont les siècles futurs ne verront point la fin;  
Et n'avilissez plus dans une paix profonde  
Le sang qui doit former les Conquérans du monde.

## E N E' E.

Arrête, c'en est trop. Mes esprits étonnés  
Sous un joug inconnu semblent être enchaînés  
Quel feu pur & divin ! Quel éclat de lumière  
Embrase en ce moment mon ame toute entière !  
Oùi, je commence à rompre un charme dangereux.  
A cette noble image, à ces traits généreux,  
A ces mâles discours dont la force me touche,  
Je reconnois les Dieux qui parlent par ta bouche.  
Eh bien, obéissons : il ne faut plus songer  
A ces nœuds si charmans qui m'alloient engager.  
Viens, je te suis. Et vous, à qui je sacrifie  
L'objet de mon amour, le bonheur de ma vie  
Sages Divinités, dont les soins éternels  
Président chaque jour au destin des mortels,  
Recevez un adieu que mon ame tremblante  
Craint d'offrir elle-même aux transports d'une amante;  
Ne l'abandonnez pas, daignez la consoler :



C'est à vous seuls , grands Dieux , que j'ai pû l'im-  
moler.

Allons.

ACHATE.

Ah ! c'est la Reine ! O funeste présage !

E N E' E.

O Dieux ! & vous voulez que je quitte Carthage !  
Mais quels cris ! quel tumulte . . . .

---

SCÈNE IV.

DIDON, ENE'E, ACHATE.

DIDON.

Ouvrez - leur mon Palais ;  
A ces Peuples ingrats épargnons des forfaits.

E N E' E.

Quoi , dans ces lieux sacrés vous êtes outragée !

DIDON.

Seigneur , de mon Palais la porte est assiégée.

E N E' E.

Par qui ?

DIDON.

Par les Troyens.



E N E' E.

Ah ! Prince malheureux !

Achate , c'en est trop , vous me répondrez d'eux ;  
Courez & vengez-moi de leur lâche insolence.

*Achate sort.*

DIDON.

Non, non , je leur pardonne ; oublions leur offense ,  
Ils suivoient un faux zèle , & loin de vous trahir ,  
A vos ordres peut-être ils croyoient obéir.

Hélas ! c'est la pitié qui seule vous arrête.

Vous couriez les rejoindre , &amp; la Flotte étoit prête.

O douleur ! ô foiblesse ! ô triste souvenir !

De mon faisissement je ne puis revenir.

Ma force &amp; ma raison m'avoient abandonnée ;

Des portes de la mort vous m'avez ramenée.

Elise m'a parlé , Seigneur , si je l'en crois ,

Mon ame sur la vôtre a repris tous ses droits.

Cher Prince , contre vous mon cœur est sans défense.

Dans les illusions d'une vaine espérance ,

Vous pouvez d'un seul mot sans cesse m'égarer ;

Mon sort est de vous croire &amp; de vous adorer.

E N E' E.

Vous ne regnez que trop sur mon ame éperdue ;

J'obéissois aux Dieux , mais je vous ai revûe ;

Mon amour à vos pleurs les a sacrifiés ,

Et je suis malgré moi sacrilège à vos pieds ,



Mais quel sera le fruit d'un excès de foiblesse ?  
Les Dieux triompheront s'ils combattent sans cesse.  
Maîtres de nos destins & de nos cœurs . . . .

DIDON.

J'entens

Et ma funeste erreur a duré trop long-tems.  
Je le vois ; l'espérance est trop prompte à renaître.  
Mes yeux s'ouvrent , Seigneur , & je dois vous con-  
noître.

D'un amour malheureux j'ai pû sentir les coups ;  
Mais pouvois-je exiger qu'un Guerrier tel que vous ,  
Qu'un Héros tant de fois utile à la Phrygie ,  
Qui doit vaincre & regner au péril de sa vie ,  
Dans la Cour d'une Reine , abaissât son grand cœur  
Aux serviles devoirs d'une amoureuse ardeur ?  
Didon en vous aimant sçait se rendre justice ;  
Je ne méritois pas un si grand sacrifice.

Vos desseins par mes pleurs ne sont plus balancés ,  
Vos feux & vos sermens par la gloire effacés . . . .

E N É E.

Quoi , toujours ma tendresse est-elle soupçonnée !

DIDON.

Vous voulez me quitter , vous le voulez , Enée ,  
Je le sens , je le vois & je ne prétens plus  
Tenter auprès de vous des efforts superflus.  
Mais avant que ce jour à jamais nous sépare ,



Considérez du moins les maux qu'il me prépare.  
 Larbe... hélas ! Seigneur, combien je m'abusois !  
 Larbe a sçu par moi que je vous épousois.  
 Il l'a cru. Les flambeaux, les chants de l'Hymenée  
 En ont instruit Carthage, & l'Afrique indignée.  
 Etrangere en ces lieux, sans espoir de secours,  
 Je vois ce Roi jaloux armé contre mes jours :  
 Et vous à qui mon cœur sacrifioit sans peine  
 D'un Amant redoutable & l'amour & la haine,  
 Vous que je préférois au fils de Jupiter,  
 Vous, dont le souvenir me sera toujours cher,  
 Pour prix du tendre amour dont vous goûtiez les  
 charmes,  
 Vous me laissez la guerre & la honte & les larmes.  
 Je ne devrai qu'à vous le trépas ou les fers ;  
 Après cela partez, mes ports vous sont ouverts.

---

## SCENE V.

DIDON, ENE'E, ELISE, MADHERBAL,

*Soldats Carthaginois.*

MADHERBAL.

**L**Es Africains, Madame, avancent dans la plaine,  
 Ils ont même occupé la montagne prochaine.  
 Un nuage de sable élevé jusqu'aux Cieux,  
 Et le déclin du jour les cachent à nos yeux.



Mais s'il en faut juger & par leurs cris de guerre,  
Et par le bruit des chars qui roulent sur la terre,  
Conduite par Iarbe au sein de vos Etats,  
Une armée innombrable accompagne ses pas.

E N E' E.

Qu'entens-je ? Sur ces bords c'est moi qui les attire :  
Reine, c'est donc à moi de sauver votre Empire,  
J'ai causé vos malheurs, & je dois les finir.  
Iarbe vient à nous, je cours le prévenir.

D I D O N.

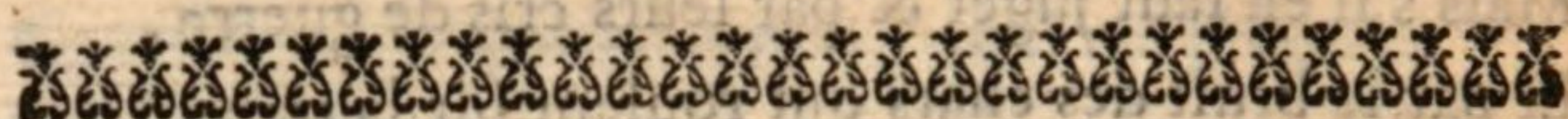
Quoi, vous-même ? Ah ! Seigneur, que mon ame  
attendrie . . . .

E N E' E.

Eh quel autre que moi doit exposer sa vie ?  
Je pardonne à des Rois sur le Trône affermis  
La pompe qui les cache aux traits des ennemis.  
Mais moi que votre amour a sauvé du naufrage,  
Moi qui trouble aujourd'hui le bonheur de Carthage,  
Je défendrai vos jours, vos droits, vos Tyriens,  
Dût périr avec moi jusqu'au nom des Troyens.  
Suivez-moi, Madherbal. Adieu, chere Princesse,  
Qu'à nos malheurs communs l'Univers s'intéresse,  
Et courons l'un & l'autre assurer votre Etat,  
Vous au pied des Autels, & moi dans le combat.

*Fin du quatrième Acte.*





## ACTE V.

## SCENE I.

DIDON.

**V**enez à mon secours, Dieux, ô Dieux que  
j'implore ;

Phantôme menaçant, quoi tu me suis encore !

Quel effroi ! quelle horreur ! quel supplice nouveau !

Rentrez mânes sanglans, dans la paix du tombeau.

Que vous importe, hélas ! qu'une foible mortelle

Dans ce triste Univers ne vous soit plus fidèle ?

Gardez-vous chez les morts tous vos droits sur mon  
cœur !

Un Epoux qui n'est plus est-il un Dieu vengeur ?

Elise, entens mes cris, & que ma voix t'éveille.

Elise ; ô Ciel !

## SCENE II.

DIDON, ELISE.

ELISE.

**Q**uel bruit a frappé mon oreille !  
Quelle clameur plaintive . . . .

DIDON.



DIDON.

Approche, soutiens-moi ;  
Je me meurs.

ELISE.

Quoi, Madame, est-ce vous que je voi ?  
Les feux du jour encor ne percent point les ombres ;  
Les flambeaux presque éteints sous ces portiques  
sombres ,  
Rendent plus effrayans le silence & la nuit.  
Quel bizarre transport seule ici vous conduit ?  
Vous tremblez dans mes bras, tout votre sang se glace ;  
De votre auguste front l'éclat brillant s'efface ,  
Et vos regards partout égarés dans ces lieux ,  
Semblent fuir un objet invisible à mes yeux.

DIDON.

Laisse-moi respirer, infortuné Sichée ;  
Ombre de mon Epoux tu n'es que trop vengée.

ELISE.

Rassurez vos esprits ; ce malheureux Epoux  
Dans la nuit des Enfers ne pense point à vous.

DIDON.

Reine des Dieux, Junon, témoin de ma foiblesse ,  
Tu te plais à nourrir ma fatale tendresse ;  
Mais tu n'étouffes pas les remords de mon cœur.  
Hélas ! je meurs d'amour, de honte & de douleur.



E L I S E.

Dieux , écartez les maux que son ame redoute.  
Et quel nouveau malheur vous désespère ?

D I D O N.

Ecoute.

Et vois quel est enfin le fruit de mes amours.  
La nuit du haut des airs précipitoit son cours ,  
Dans ce vaste Palais tout dormoit, hors ta Reine ;  
Je veillois sous le poids de ma funeste chaîne ,  
La honte sur le front & la mort dans le cœur ;  
De l'état où je suis j'envifageois l'horreur.  
Dans mon appartement une voix lamentable  
Interrompt tout-à-coup la douleur qui m'accable.  
Le bruit plaintif approche & me glace d'effroi ,  
La porte s'ouvre , un Spectre a paru devant moi.  
Des flots de sang couloient de ses larges blessures ,  
Ses sanglots redoublés formoient de longs murmures.  
»Malheureuse , a-t'il dit , que devient ta vertu ?  
»Didon , je t'adorois ; pourquoi me trahis-tu ?  
A ces terribles mots j'ai reconnu Sichée.  
Son ombre tout en pleurs , sur mon lit s'est panchée.  
Je me leve , un feu pâle a brillé dans la nuit ;  
J'entens un cri lugubre , & le Spectre s'enfuit.  
Je le suis à grands pas sous ces obscures voûtes ,  
Où menent du Palais les plus secretes routes.  
J'arrive en frémissant dans ces lieux révéérés ,



Qu'à cet Epoux trahi mon zèle a consacré ;  
 Où j'ai promis cent fois qu'une flâme éternelle ...  
 Hélas ! à mes sermens j'étois alors fidèle.  
 D'un culte interrompu j'assemble les débris ,  
 Des festons dispersés , de feiillages flétris ;  
 L'Autel en est couvert , & cent torches funebres  
 Ramènent la clarté dans le sein des ténèbres.  
 Le marbre à mes regards d'abord offre les traits  
 D'un Epoux autrefois l'objet de mes regrets.  
 Je sens couler mes pleurs , j'approche & je m'écrie :  
 » O toi , qui fus long-tems la moitié de ma vie ,  
 » Epoux infortuné , je n'ai pû dans ces lieux  
 » Recueillir de ma main tes restes précieux ;  
 » Sur la tombe où repose une cendre si chère ,  
 » Que le Ciel soit plus pur , la terre plus légère.  
 » Appaisé par mes pleurs , content de mes remords ,  
 » Attens-moi sans courroux dans l'Empire des morts.  
 » Permets que je t'implore , & que ces mains pro-  
     fanés  
 » Répandent cette eau pure & l'offrent à tes mânes.  
 A ces mots sur l'Autel j'épanche la liqueur ;  
 Mais , ô nouveau prodige ! ô spectacle d'horreur !  
 L'eau coule & disparoît , des flots de sang jaillissent ;  
 J'entens autour de moi des Ombres qui gémissent.  
 D'infemales clameurs ont retenti trois fois ,  
 Et de mon triste Epoux j'ai reconnu la voix ,  
 Qui répétoit mon nom jusqu'au fond des abymes ,  
 L ij



Où l'effroyable mort enchaîne ses victimes.

E L I S E.

Juste Ciel !

D I D O N.

Des flambeaux j'ai vû pâlir les feux.

Juge de ma terreur dans ces momens affreux ;  
J'invoque de Junon le secours tutelaire ,  
Et fors avec effroi de ce noir Sanctuaire ;  
Mais ce spectacle horrible accompagne mes pas ,  
Et je traîne après moi l'Enfer & le trépas.

E L I S E.

Le Ciel sur vos amours jette un regard sévère ,  
Et les cris de Sichée ont armé sa colere.  
Je frémis du récit que je viens d'écouter.  
Sur vous l'orage gronde , il le faut écarter.  
Du Temple d'Hespérus consultons la Prêtresse ;  
Les Dieux daignent souvent inspirer sa vieillesse.  
De la mer Atlantique elle a quitté les bords ;  
Carthage la possède ; employez ses efforts.  
Sa redoutable voix peut aux Royaumes sombres  
Interroger la mort & conjurer les Ombres.  
Son art peut du Destin prévenir la rigueur.

D I D O N.

Chere Elise , mon sort est au fond de mon cœur ,  
Je ne sçais quel pouvoir en secret le maîtrise ;  
Mais ce cœur désolé que l'amour tyrannise ,



Toujours de ses devoirs est prompt à triompher,  
 Et ne s'ouvre aux remords que pour les étouffer.  
 Est-il tems de fléchir la colere céleste ?  
 Ces Ombres, ce phantôme & son adieu funeste,  
 Du combat loin des murs livré dans ce moment,  
 Sans doute m'annonçoient le triste événement  
 Pour attaquer Iarbe & tout le peuple Maure,  
 Enée a prévenu le retour de l'Aurore.  
 De nos Chefs & des siens, ce Héros entouré,  
 Pour un combat nocturne avoit tout préparé.  
 Suivi de Madherbal, il revint m'en instruire.  
 J'attens . . . mais le Soleil déjà commence à luire,  
 Tout est tranquille encor.

E L I S E.

Le calme de ces lieux  
 Semble nous annoncer un succès glorieux.  
 Les clameurs du soldat ne se font point entendre;  
 L'ennemi fuit.

*Barcé paroît dans le fond du Théâtre.*

D I D O N.

Barcé, que viens-tu nous apprendre ?



## SCENE III.

DIDON, ELISE, BARCE.

BARCE.

**D**Ans ces lieux effrayés la paix est de retour,  
Madame, à la clarté des premiers feux du jour  
J'ai vû de toutes parts sur nos sanglantes rives  
Des Africains rompus les troupes fugitives,  
Carthage est délivrée, & ces Peuples si fiers,  
Du bruit de votre nom vont remplir leurs deserts.

DIDON.

O triomphe ! ô succès ! victoire inespérée !  
Exaucez jusqu'au bout une Reine éplorée,  
Dieux puissans, qui sauvez mon Trône & mes Sujets,  
Faites graces à mon cœur & rendez lui la paix.  
Enée à mes regards va-t'il bientôt paroître ?

BARCE.

Madame . . . .

DIDON.

Eh bien , Barcé ?

BARCE.

Je m'allarme peut-être ;  
Mais ce Héros encor n'a pas frappé mes yeux,  
Et même on n'entend point ces cris victorieux ,



Que libre & respirant une barbare joye,  
Le soldat effrené jusques au Ciel envoie.  
J'ai vû les Tyriens confusément épars,  
S'avancer en silence au pied de nos remparts.

D I D O N.

Dieux ! que me dites-vous ? On ne voit point Enée !  
Cependant il triomphe : aveugle destinée,  
L'as-tu livré vainqueur aux traits de son rival ?  
Quel trouble me faisit ... Mais je vois Madherbal.

SCÈNE DERNIÈRE.

DIDON, ELISE, BARCE', MADHERBAL.

D I D O N.

**Q**ue venez-vous enfin m'annoncer ?

M A D H E R B A L.

La victoire.

Ce jour vous rend le Trône & vous couvre de gloire,  
Pendant que l'ennemi plongé dans le sommeil  
Renvoyoit son attaque au lever du Soleil.  
Le Héros des Troyens rassemble nos cohortes,  
Leur parle en peu de mots & fait ouvrir les portes.  
Les feux des Africains nous servent de flambeaux.  
On invoque les Dieux & l'on suit les Drapeaux.  
Nous marchons. Le soldat que la vengeance entraîne,



Se dévouë à la mort & jure par sa Reine.  
Nous arrivons aux lieux où de sombres clartés  
Guidoient vers l'ennemi nos pas précipités;  
Aussitôt le signal vole de bouche en bouche;  
On observe en frappant un silence farouche;  
Le sable est abreuvé du sang des Africains;  
La nuit & le sommeil les livrent dans nos mains.  
La mort couvre leur camp de ses voiles funebres,  
Et le Ciel obscurci par d'épaisses ténèbres,  
Ne retentit encor dans ces momens d'horreur,  
Ni des cris des mourans, ni des cris du vainqueur.  
Cependant on s'éveille, on crie, on prend les armes.  
Iarbe accourt lui-même au bruit de tant d'allarmes,  
Il arrive, il ne voit que des gardes errans,  
Des soldats massacrés, l'un sur l'autre expirans;  
Et partout ses regards trouvent l'affreuse image  
D'une défaite entière & d'un vaste carnage.  
A ce triste spectacle il frémit de courroux,  
Et vole vers Enée à travers mille coups.  
Les combattans surpris reculant en arriere  
Autour de ces rivaux forment une barriere,  
Ils fondent l'un sur l'autre, ils brûlent de fureur;  
Et disputent long-tems d'adresse & de valeur.  
Mais le Dieu des combats regle leur destinée;  
Iarbe enfin chancelle & tombe aux pieds d'Enée,  
Il expire. Aussitôt les Africains troublés,  
S'échappent par la fuite à nos traits redoublés,  
Et tandis qu'éclairé des rayons de l'Aurore



Le soldat les renverse & les poursuit encore,  
 Le vainqueur sur ses pas rassemblant les Troyens,  
 Appelle autour de lui les Chefs des Tyriens.  
 » Magnanimes Sujets d'une illustre Princesse,  
 » Qu'Enée & les Troyens regretteront sans cesse,  
 » Sous les loix de Didon puissiez-vous à jamais  
 » Goûter dans ces climats une profonde paix.  
 » J'espérois vainement de partager son Trône;  
 » L'inflexible Destin autrement en ordonne;  
 » Trop heureux quand le Ciel m'arrache à ses appas,  
 » Qu'il m'ait permis du moins de sauver ses Etats,  
 » Et que mon bras vainqueur assurant sa puissance,  
 » Lui laisse des garans de ma reconnoissance.  
 » Adieu, plein d'un amour malheureux & constant,  
 » Je l'adore, & je cours où la gloire m'attend.

D I D O N.

Dieux cruels !

M A D H E R B A L.

A ces mots il gagne le rivage,  
 Et soudain son vaisseau s'éloigne de Carthage.

D I D O N.

Quel coup de foudre ! ô Ciel ! devois-je le prévoir ?  
 Il m'abandonne, il part. O honte ! ô désespoir !  
 O comble des malheurs où le Destin me plonge !  
 Quoi, je n'en puis douter ! ce n'est point un vain songe !  
 Quoi, de si tendres nœuds sont pour jamais rompus !  
 Il part. Quoi c'en est fait, je ne le verrai plus !

K



A ses derniers sermens tandis que je me livre ,  
 L'ingrat fuit sans me voir , sans m'ordonner de vivre.  
 Il veut donc que je meure ; & qu'ai-je fait , hélas !  
 Pour qu'un indigne Amant me condamne au trépas ?  
 A-t'on vû mes vaisseaux assiéger le Scamandre ,  
 Ou de son pere Anchise ai-je outragé la cendre ?  
 Je l'ai comblé de biens , lui , ses Sujets , son fils ;  
 Tous regnoient sur un cœur qu'Enée avoit soumis.  
 Elise , en est-ce fait ? N'est-il plus d'espérance ?  
 Ah ! s'il voyoit mes pleurs , s'il sçait que son absence...

E L I S E .

Hélas ! que dites-vous ? Les ondes & les vents  
 Déjà loin de l'Afrique . . . .

D I D O N .

Eh bien , je vous entens ,  
 Il n'y faut plus penser. Ah ! barbare ! ah ! perfide !  
 Et voilà ce Héros dont le Ciel est le guide ,  
 Ce guerrier magnanime , & ce mortel pieux ,  
 Qui sauva de la flâme & son pere & ses Dieux ;  
 Le parjure abusoit de ma foiblesse extrême ,  
 Et la gloire n'est point à trahir ce qu'on aime.  
 Du sang dont il naquit j'ai dû me défier ,  
 Et de Laomedon connoître l'héritier.  
 Cruel , tu t'applaudis de ce triomphe insigne.  
 De tes lâches yeux , va , tu n'es que trop digne ;  
 Mais tu me fuis envain , mon ombre te suivra.  
 Tremble , ingrat. Je mourrai , mais ma haine vivra.



Tu vas fonder le Trône ou le Destin t'appelle ,  
 Et moi je te déclare une guerre immortelle .  
 Mon peuple héritera de ma haine pour toi ;  
 Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.  
 Que ces peuples rivaux sur la terre & sur l'onde ,  
 De leurs divisions épouvantent le monde ;  
 Que pour mieux se détruire ils franchissent les mers ;  
 Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'Univers ;  
 Qu'une égale fureur sans cesse les dévore ;  
 Qu'après s'être assouvie elle renaisse encore.  
 Qu'ils violent entr'eux & la foi des traités ,  
 Et les droits les plus saints & les plus respectés ;  
 Qu'excités par mes cris les enfans de Carthage  
 Jurent dès le berceau de venger mon outrage ,  
 Et puissent en mourant mes derniers successeurs  
 Sur les derniers Troyens être encor mes vengeurs.

E L I S E.

Quels effroyables vœux & quels transports de haine !  
 Cachez des mouvemens peu dignes d'une Reine ;  
 Au sein de la Victoire oubliez vos revers.

D I D O N.

Ma honte & mon amour remplissent l'Univers ;  
 J'en rougis. Il est tems que ma douleur finisse ,  
 Il est tems que je fasse un entier sacrifice ;  
 Que je brise à jamais de funestes liens :  
 Le Ciel en ce moment m'en ouvre les moyens

K ij



Témoins des vœux cruels qu'arrachent à mon ame  
La fuite d'un parjure & l'excès de ma flâme,  
Contre lui, justes Dieux, ne les exaucez pas.

*Elle se frappe.*

Mourons... à cet ingrat pardonnez mon trépas.

E L I S E.

Ah Ciel!

B A R C E.

Quel désespoir!

M A D H E R B A L.

O fatale tendresse!

D I D O N.

Vous voyez ce que peut une aveugle foiblesse,  
Mes malheurs ne pouvoient finir que par ma mort.  
Que n'ai-je pû, grands Dieux, maîtresse de mon sort,  
Garder jusqu'au tombeau cette paix innocente  
Qui fait les vrais plaisirs d'une ame indifférente!  
J'en ai goûté long-tems les tranquilles douceurs;  
Mais je sens du trépas les dernières langueurs...  
Et toi, dont j'ai troublé la haute destinée,  
Toi, qui ne m'entens plus, adieu, mon cher Enée,  
Ne crains point ma colere, elle expire avec moi,  
Et mes derniers soupirs sont encore pour toi.

*Elle meurt.*

*Fin du cinquième & dernier Acte.*



















Le Franc de Pompignan, Jean J.

Didon Tragédie

Paris 1746

P.o.gall. 2637 r

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10103322-6